

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SECTION «MOLÉSON» DU
CLUB ALPIN SUISSE, A L'OCCASION DE SON CINQUANTENAIRE

LA CONQUÊTE DES GASTLOSEN

(ALPES FRIBOURGEOISES)



PAR
RAYMOND DE GIRARD

GENÈVE
ÉDITION ATAR
CORRATERIE, 12

PARIS
ÉDITION ATAR
RUE SAINT-DOMINIQUE, 26

IMPRIMÉ EN SUISSE

Les Gastlosen ou “Les Inhospitalières”

Tel est le nom des premiers sommets dominant Jaun, repris pour la chaîne de 14 km avec 62 sommets culminant à la Dent de Savigny (2255 m). Une chaîne équipée de plus de 800 itinéraires d'escalades jusqu'aux niveaux les plus extrêmes.

Chaque hiver se déroule la course en ligne du Trophée des Gastlosen (point culminant à la Wandfluh, 2135 m). Un circuit de randonnée permet d'en faire le tour en été.

C'est à partir de la conquête de la première des Trois Pucelles, en 1885, à l'extrémité Sud-Ouest de la chaîne, que le professeur de géographie de l'Université de Fribourg Raymond de Girard, un peu comme Wymper au Cervin, organise méthodiquement les expéditions qui lui permirent grâce à trois paysans de Charmey et de Jaun, les guides Olivier Rime, Albert Boschung et Edouard Buchs, d'atteindre les sommets encore inviolés. Parfois, comme au Grand Grenadier, le dernier problème résolu en 1905, nos trois fieffés montagnards se passèrent même de leur sponsor !

Girard relate ici les exploits inouïs, compte tenu des conditions matérielles de l'époque, de ses guides-sherpas, capables d'ache-miner le bois d'échelles adaptables de 20 m, seule solution pour passer les parois les plus extrêmes !

L'exemplaire photographié ici avec un smartphone avait été acquis pour 7 frs dans les années 1970 chez un bouquiniste. On trouve encore quelques originaux de cette remarquable édition de 1921, en ligne chez le même fournisseur pour 60 frs ou sur internet pour 30 à 40 frs.

Je consacre en introduction deux pages à restituer un aspect vécu de la suite de l'alpinisme dans les Gastlosen, au temps de mes vingt ans, à mi-chemin entre l'époque héroïque des pionniers et l'escalade extrême d'aujourd'hui, avant l'ère du smartphone lorsque les photos étaient encore relativement rares.

Le Grand Grenadier



La conquête du Grand Grenadier, le dernier problème des Gastlosen (1905)

Ici, je suis aux prises avec la cheminée du Grand Grenadier (à g., au début des années 1970), alors que Walti Wenger (en bas) passe en tête la paroi sommitale vaincue en 1905 grâce à une échelle, comme on peut le lire dans *La conquête des Gastlosen*.



« Une seule pointe restait invaincue, cet obélisque colossal qui, détaché de la paroi orientale par une coupure profonde, surgit dans le vide come une apparition, au moment où on atteint la crête de la chaîne. » (Raymond de Girard, p. 49.)

On a longtemps cru que les pitons à boucle de la paroi sommitale « sans saillie », selon l'expression de Raymond de Girard, et qu'on aperçoit sur la photo, avaient servi à fixer la fameuse échelle qui permit de vaincre le sommet (photo p. 56b). En réalité, de Girard explique que les deux guides de Bellegarde Albert Boschung et Edouard Buchs (photo p. 56c) sont montés à l'automne 1905 seuls, de Girard étant retenu à un congrès en Belgique. Ils se munirent de quatre perches de 10 m qu'ils assemblèrent et fixèrent, après y avoir cloué des échelons, à un bloc de l'arrête avec une corde de 30 m. Et c'est ainsi qu'ils atteignirent le sommet (pp. 49 ss.) !





Tentative de traversée hivernale des Gastlosen (1973)

Après la conquête des sommets par les pionniers du tournant du 20^e siècle, racontée par Raymond de Girard, on passa progressivement à celle des parois, jusqu'aux plus extrêmes (avec des cotations supérieures à 9 aujourd'hui).

Maints ouvrages dévoilent les exploits de tant d'alpinistes de haut niveau, des frères Remy à Nicole Niquille ou Erhard Loretan... et j'en oublie tant !



Voilà comment, vers 1970, on s'y prenait. Après avoir gagné à skis de fond, chargés comme des mules, le dernier chalet sous le col du Loup et avalé au petit matin sans difficulté les Birrenfluh, on parvint à la Rüdigerspitze (2130 m).



Là, il fallut se résigner : l'abondance de neige rendait les corniches du Lochgrat (en haut à g.) infranchissables. La première se fera plus tard...

Tentative faite avec Jean-Bernard Winkler, René Dupasquier et Jacques Grandjean



Les Gastlosen proprement dits, à gauche, des Marchzähne à l'Eggturm (avec, sur l'autre versant, le Grand Grenadier).

Puis, au centre, le groupe des Sattelspitzen, Petite et Grandes, jusu'au col du Loup (Pertet du Pré) ou Wolfsort. On devine ensuite, tout à droite, la Wandfluh ...



Depuis la cabane CAS des Marindes, entre Folliéran et Bimis, on a une vue d'ensemble sur toute la chaîne : depuis le fond, après les Machzähne et les Sattel, la Wandfluh, la Dent de Ruth, la Dent de Savigny et les Trois Pucelles. Manquent la Corne Aubert et la Dent de Combettaz, ultime 2000 des Gastlosen.

Voyez le détail de toute la chaîne aux pages 6 et 7 de *La conquête des Gastlosen* de Raymond de Girard qui suit, avec à la p. 73 (Fig. 26) un schéma de la structure géologique de la chaîne.

Photo P.-Ph. Bugnard

7-

★
LA CONQUÊTE
DES GASTLOSEN
★

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SECTION « MOËSON » DU
CLUB ALPIN SUISSE, A L'OCCASION DE SON CINQUANTAIRE

LA CONQUÊTE
DES GASTLOSEN

(ALPES FRIBOURGEOISES)

PAR

RAYMOND DE GIRARD



GENÈVE
ÉDITION ATAR
CORRATERIE, 12

PARIS
ÉDITION ATAR
RUE SAINT-DOMINIQUE, 26

IMPRIMÉ EN SUISSE

PRÉFACE

Les cimes des Gastlosen se partagent en deux groupes: les « faciles » — qui le sont à peu près — et les « difficiles » — qui le sont tout à fait. Les premières ont été gravies toutes, il y a longtemps, mais il est impossible de savoir quand et par qui. Certains récits, que je me rappelle avoir vus naguère, sont aujourd'hui introuvables.

Mais la conquête des cimes difficiles étant ce qu'il y a de plus intéressant, au point de vue alpiniste, il valait la peine, quand même, d'en écrire l'histoire.

Le cinquantenaire de la Section fribourgeoise du Club alpin était, pour ce faire, une occasion indiquée. Elle a bien voulu en juger ainsi et patronner cet ouvrage. Je suis reconnaissant à notre président, le D^r Auguste Schorderet, et à mon collègue, Léon Daguet, délégué à la commission de l'« Echo des Alpes », de la sympathie qu'ils m'ont témoignée en cette circonstance. Je remercie également les alpinistes qui m'ont autorisé à reproduire des clichés faits par eux: M. l'économiste Gavillet, mon collègue Georges de Gottrau et mon ancien élève, M. Gornikiewicz. Enfin, je n'oublie pas l'éditeur, M. Pasche, qui a pris à sa charge le côté matériel du travail.

Fribourg, septembre 1921.

R. de GIRARD.



Olivier Rime

(Cliché Girard)

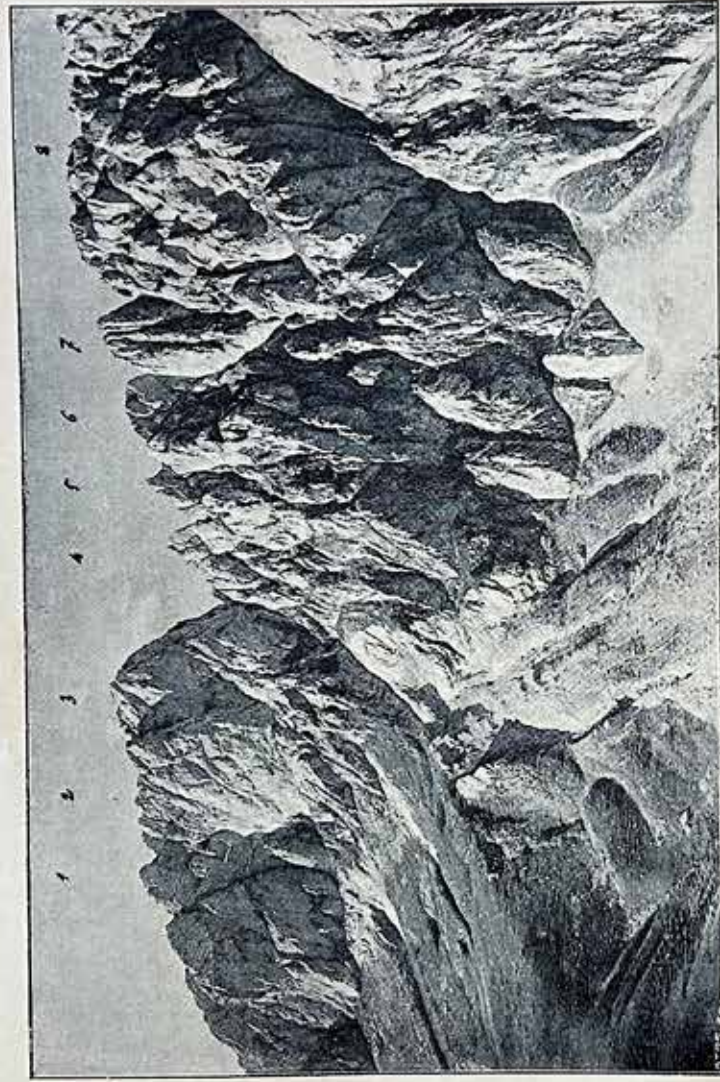


Fig. 1. — *Grandes Sattelspitzen*: 1. Rüdigerspitze — 2. Lochgrat — 3. Gross-Turm
Petites Sattelspitzen: 4. Hangfluh — 5. Rothe Spitze — 6. Dünne Fluh — 7. Weissfahne Spitze —
 8. Sparrrengat

(Clické Gornikiewicz)

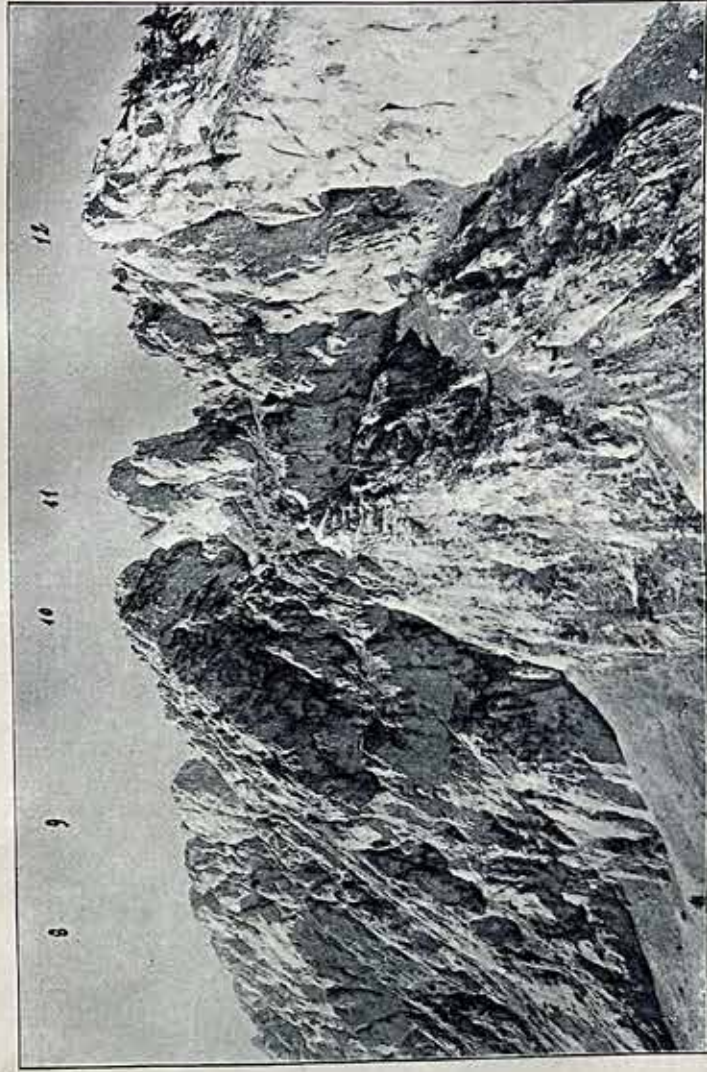


Fig. 2. — *Petites Sattelspitzen* (suite): 8 et 9. Sparrrengat — 10. Pfadfluh — 11. Oefenspitzen —
 12. Roche percée

(Clické Gornikiewicz)



Fig. 3. — Les Pucelles, la Corne Aubert et la Dent de Combettaz
(Cliché Girard)

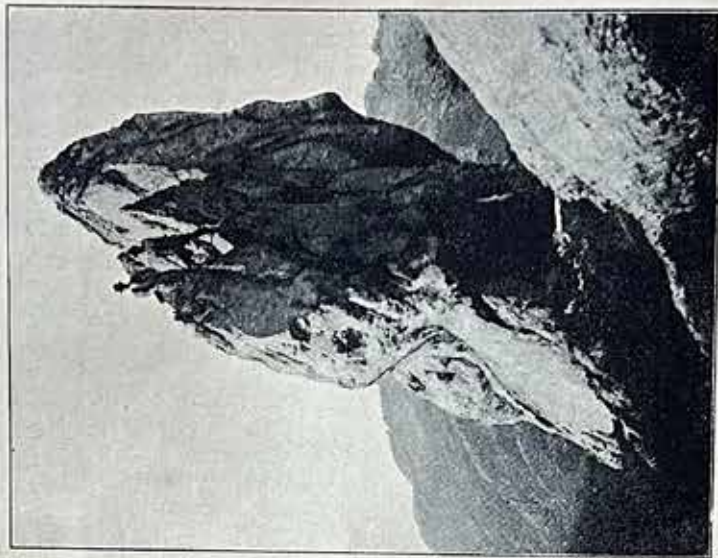


Fig. 4. — Le Doigt de Savigny
(Cliché Girard)

PREMIÈRE PARTIE

La chaîne des Gastlosen

I. — Aspect général

Le touriste qui parcourt les Alpes fribourgeoises est frappé des contrastes du paysage, quand il passe de la zone de la Berra aux cimes internes et de celles-ci à la chaîne des Gastlosen¹. Dans la première région, les forêts et les pâturages couvrent tout, le rocher n'apparaît que dans les coupures d'érosion. Dans la zone médiane, les gazons, souvent rapides il est vrai, l'emportent encore sur le roc nettement lité. Dans la dernière, c'est le rocher, massif et nu, aux parois verticales que rayent à peine quelques bancs et couloirs herbeux.

Le bétail parcourt aisément toutes les crêtes de la Berra et, à part l'ascension de Folliéran par le nord-ouest, les massifs internes n'offrent pas d'escalade difficile. Tous leurs sommets sont gravis de temps immémorial, et si la Cape-au-Moine ne l'a été qu'en 1868, ce n'est certes pas à cause de sa difficulté. Les Gastlosen, par contre, renferment des cimes ardues. Au printemps de 1903, toutes celles qui sont réellement difficiles, c'est-à-dire vingt-huit sur soixante, étaient encore vierges². Là, c'est la grande montagne, telle que la comprennent les modernes: bien au-dessus des pâturages et des bois, au flanc des aiguilles vertigineuses, c'est le corps à corps avec le rocher, dans l'azur infini.

¹ « Gast-los » signifie, en allemand, « privé de visiteurs ».

² H. König, A. Gysi et W. Bühlmann (de Berne) en ont « fait » six; G. de Gottrau (de Fribourg), quatre; mes guides, Edouard Buchs et Albert Boschung (de Bellegarde), au cours d'explorations dont je les avais chargés, deux; moi-même, enfin, seize.

Ce qui donne aux escalades dans les Gastlosen un attrait particulier, c'est la variété extraordinaire des difficultés qu'on y rencontre. Les tours massives, les clochetons élancés, se touchent et jamais ne se ressemblent. Chaque cime a son allure propre et veut être conquise par des procédés différents.

Sur la carte¹, notre chaîne figure une ligne, à peine sinueuse et sans bifurcation. Cela étant, la liste des sommets — que je donne ci-dessous — suffit à orienter le lecteur.

II. — Nomenclature²

Sommets et cols, du S-W au N-E :

(Les cimes principales sont notées en caractères gras, les pointes secondaires en petites lettres, les cols et dépressions en italiques).

Cluse des Siernes-Picats.

1. Rocher des Rayes (2029).
2. **Dent de Combettaz** (2086).
3. Redauechez (1920).

Pertet à Boyey.

- Les Pucelles** {
4. **Corne Aubert** (2039).
 5. **Jumelle** (2083).
 6. **Pointe à l'Échelle** (2090).
 7. **Vanil de la Gobettaz** (2112).
 8. Doigt de Savigny.

Portes du Pralet ou de Savigny.

9. Vanil du Pralet, ou **Dent de Savigny** (2255).
10. **Dent de Ruth** (2239).
11. **Capucin** (2158).
12. **Ameller** (2133).
13. Pointe du Ratzevi (?).
- 14 et 15. Pointes du Rossboden (deux cimes) alt. ?.

¹ Carte de l'Etat-Major, au 1/25000, et 1/50000, feuilles 365, 462 et 459.

² Voir les figures 1 et 2.

Rossboden.

16. Clochetons de la Wandfluh (?).
17. **Wandfluh** (2135).

Pertet du Pré, ou Wolfsort.

18. Birrenspitzen (?).
 - 19 et 20. **Birrenfluh** (deux sommets) 2075.
 21. **Rüdigerspitze** (2130).
 22. **Lochgrat** (2116, 2118).
 23. Clochetons du Gross-Turm.
 24. **Gross-Turm** (2129).
- Grandes Sattelspitzen** {

Col de la Hangfluh.

25. **Hangfluh** (2076).
 26. **Rothe Spitze** (2083).
 27. **Dünne Fluh** (2091).
 28. **Weissfahne Spitze** (2097).
 29. **Sparrengrat** (2096).
 30. **Pfadfluh** (2070).
 31. **Oefenspitzen** (2014).
 32. **Roche percée** (1969) ou Teufelsloch Spitze.
 33. Waldeckspitze (1919).
 34. Gabeldaumen (1854).
- Petites Sattelspitzen** {

Col d'Oberberg (Gabel ou Waldige Egg).

35. **Eggturm** ou Gabelspitze (1936).
36. **Daumen** (1940).
37. **Katze** (1944).
38. **Pyramide** (1975).

Lücke.

39. Sätteli.
 40. Sommet I.
 41. Sommet II.
 42. Sommet III (principal: 1999).
 43. Sommet IV.
 44. Sommet V.
 45. **Petit Grenadier** (?).
 46. **Grand Grenadier** (1915).
- Marchzähne** {

47. Grand Turm (?).
48. Petit Turm (?).
49. **Gastlosenspitze** (1998).
50. **Glatte Wand** (1998).
51. **Chemigupf** (1972).
52. Sommet nord (?).
53. Vordere Spitze (?).
54. Aiguille de la Poire (?).
55. Petite cime (?).
56. Pointe III (?).
57. Pointe IV (?).
58. **Grande Aiguille** (?).
59. Krachi Spitze (?).
60. **Grattfluh** (1949).

Chemigüpte

Cluse de la Jogne.

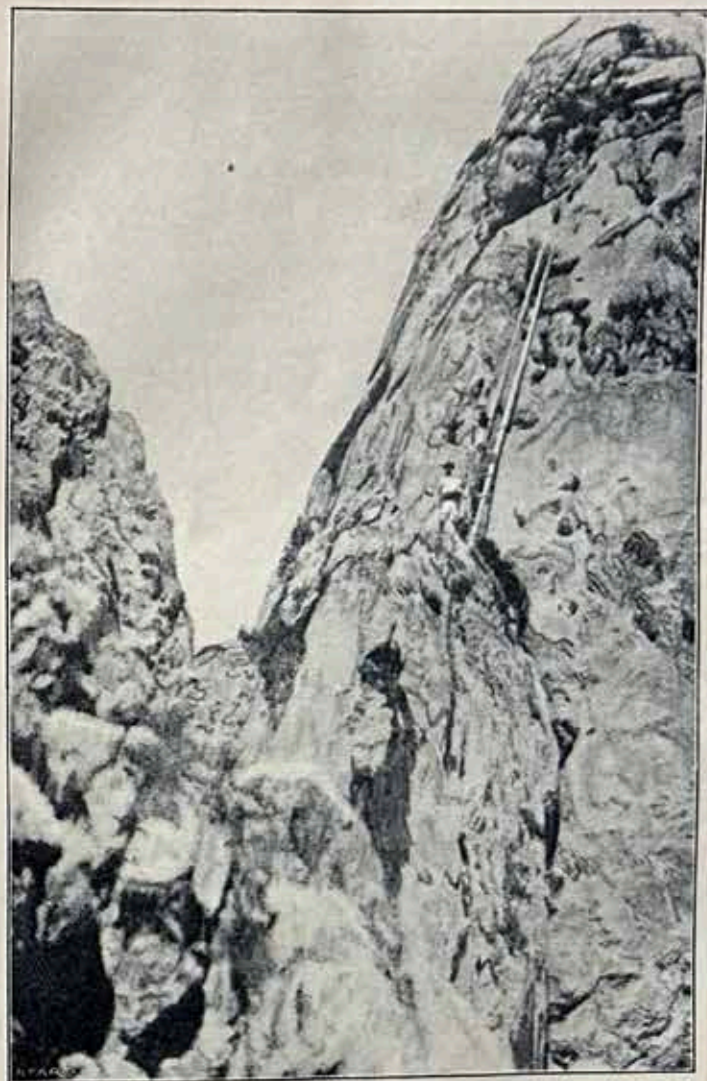


Fig. 5. — L'échelle en construction au col des Pucelles.

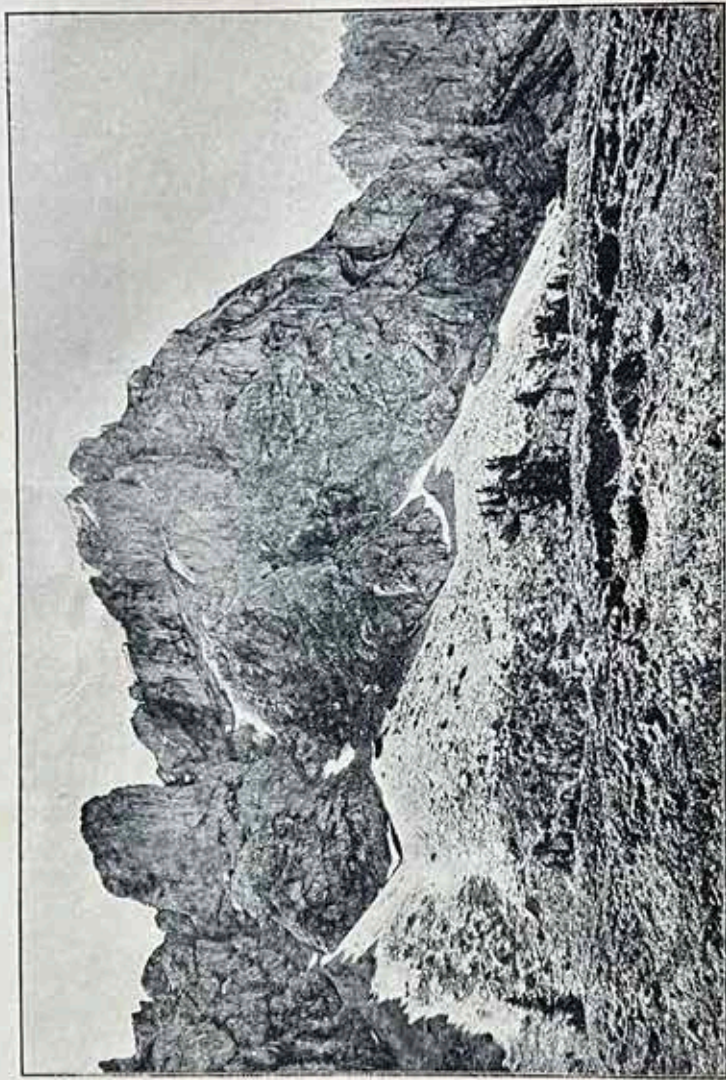


Fig. 6. — Le Capucin et la Dent de Ruth

(Cliché Gornikiewicz)

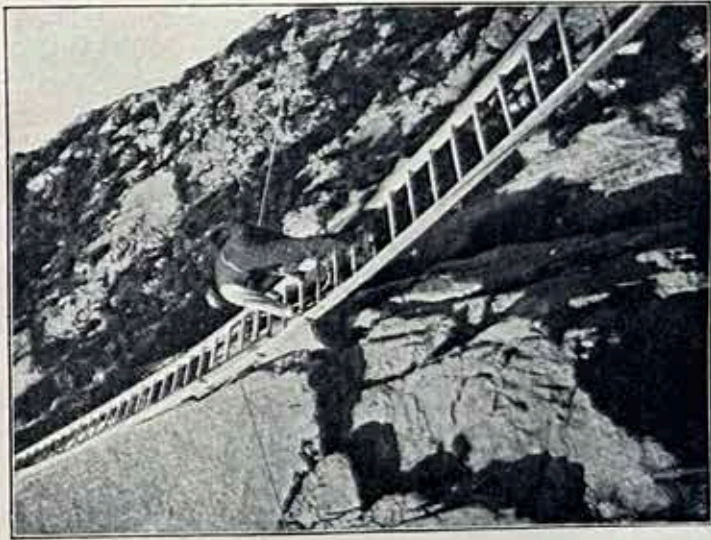


Fig. 7. — L'échelle de 1905

(Cliché Rime)



Fig. 8. — La crevasse du Capucin

(Cliché Girard)

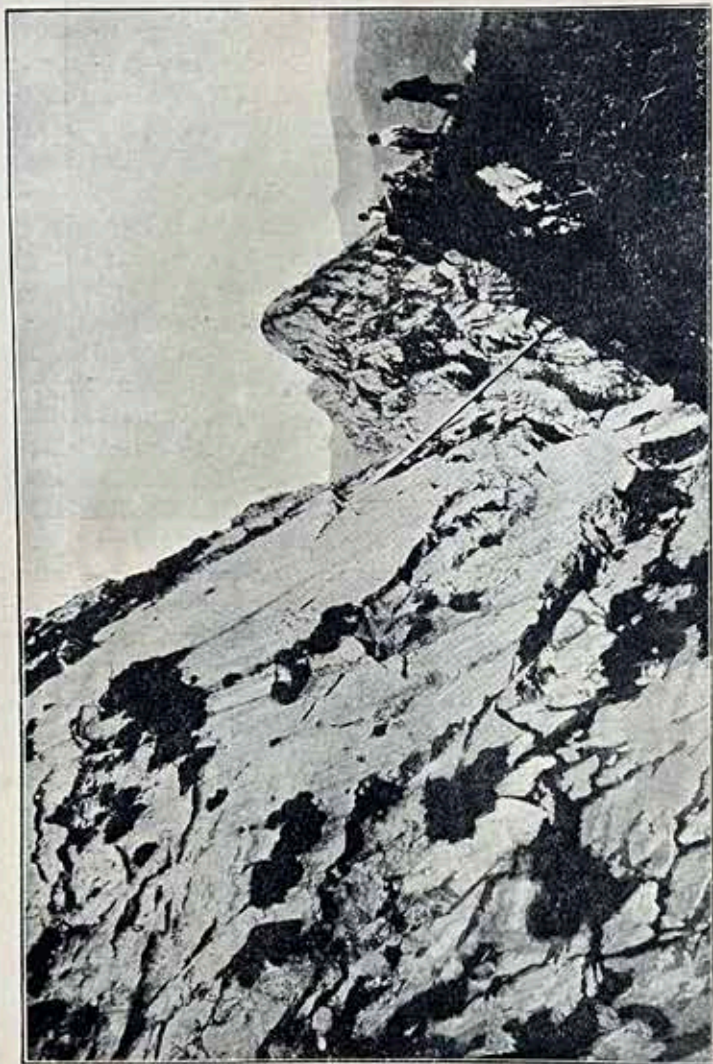


Fig. 9. — La face bernoise du Capucin et l'échelle de 1906

(Cliché Garfield)

DEUXIÈME PARTIE

La conquête

I. — Les « Premières »

LES PUCELLES

(30 septembre 1903 et 3 août 1904)

Vers l'extrémité sud-ouest de la chaîne, après la Dent de Savigny, trois cimes aiguës, aux faces vertigineuses reliées par des cols très étroits, élèvent à plus de deux mille mètres leur pointes tranchantes. Ce sont les « PUCELLES », les deux dernières, en effet, étaient demeurées inviolables. La plus septentrionale des trois sœurs, le Vanil de la Gobettaz (2112) dont elle domine les pâturages, est relativement facile: une vire gazonnée, étroite et rapide, traverse la paroi fribourgeoise en écharpe des « fiéchis » à quelques pas de la cime. Elle a été gravie par des chasseurs, il y a déjà plusieurs années¹.

M'y trouvant le 27 août 1903, avec mon fidèle compagnon, le guide Olivier Rime de Charmey, je contemplais, non sans convoitise, les deux cimes cadettes, encore vierges, et nous formions le projet d'en tenter l'escalade (fig. 3).

L'arête S-W. de la Gobettaz s'abaisse en trois sauts énormes jusqu'au col qui la sépare de la seconde Pucelle. A la condition d'avoir, au haut de chacun de ces gradins, un homme qui vous descende à bout de corde, il ne serait pas difficile d'atteindre le col, mais pourrait-on monter de l'autre côté? C'est peu probable:

¹ En juin 1885, MM. Raymond de Boccard, Alexis et Rodolphe de Gottrau, de Fribourg, y montèrent, en compagnie du garde-chasse Simon Currat, de Grandvillard, pour capturer un aigle. Mais il est probable que les chasseurs de la contrée y étaient allés déjà précédemment.

la cime médiane envoie vers le col une arête fortement inclinée, coupée de gradins verticaux, sans doute impraticable. On discerne bien, vers la gauche, une sorte de cheminée, mais les échelons gazonnés qui s'y logent sont séparés par des à-pic rocheux beaucoup plus hauts qu'un homme et constitués de telle sorte qu'il semble impossible d'y appliquer une échelle. D'ailleurs, cette cheminée fût-elle praticable il est inutile d'y songer : elle expire sur la façade vaudoise, verticale et lisse, bien plus haut et plus à gauche que le col par où il faudrait l'atteindre. Voilà ce que nous pûmes constater du sommet de la Gobettaz. Nous descendîmes avec la conviction que, si la seconde Pucelle était faisable, ce ne serait en tout cas pas de ce côté.

Cette première solution écartée, deux autres restaient possibles à priori : le col entre la 2^e et la 3^e Pucelles, d'où il serait possible, peut-être, d'atteindre ces deux cimes à la fois ; et l'arête de la Corne-Aubert, en escaladant d'abord la troisième dent. Sur la face fribourgeoise, pas la plus petite aspérité. Olivier alla explorer le terrain le 8 septembre. Il longea l'arête de la Corne-Aubert jusqu'au pied de la Pucelle, mais là il fut arrêté : une dalle unique, lisse comme un miroir et presque verticale, se dressait devant lui jusqu'à la cime. Il descendit alors aux gazons vaudois et, longeant le pied du rocher, découvrit, entre la 2^e et la 3^e Pucelles, un couloir rapide qui semblait monter jusqu'à l'arête. Seulement, en raison des gradins verticaux qui l'interrompent, ce couloir ne pouvait être gravi sans une échelle. Faute de cet adjuvant, un de nos collègues du club fribourgeois, excellent grimpeur pourtant, y avait échoué quelques années auparavant. Dès que Rime m'eut fait son rapport, je lui enjoignis de préparer une échelle de 4 mètres de long, aussi légère que possible, et le 29 septembre, je montai à Charmey.

Le lendemain, avant le jour, nous étions en route. J'avais engagé un montagnard pour nous aider à porter notre échelle jusqu'au-dessus des Portes du Pralet, vire et col qui permettent de franchir l'arête à côté de la Dent de Savigny. Après avoir profité de notre échelle pour escalader le Doigt, (fig. 4), petit

gendarme où l'on n'était pas encore parvenu, nous nous séparâmes : notre porteur rentrant à Charmey, Olivier et moi gagnant le pied de notre couloir vaudois.

Le soleil tapait dur sur les rochers blancs et le transport de l'échelle était pénible dans ce couloir étroit. Nous atteignîmes bientôt le premier gradin qui fut franchi sans difficulté, grâce à l'échelle. D'autres suivirent et pour chacun la manœuvre fut la même : nous montions l'un après l'autre en retenant d'une main l'échelle vacillante malgré les efforts que faisait pour la maintenir le compagnon déjà en peine de garder son équilibre sur une vire étroite, souvent inclinée.

Vers le haut de la paroi, une difficulté sérieuse nous attendait : au-dessus d'un gradin trop élevé pour être franchi à bras, la cheminée se resserrait au point qu'il devenait impossible d'y dresser l'échelle. Que faire ? — A force de chercher, Olivier découvre une vire à peine marquée qui commence à notre droite et, revenant sur la gauche, paraît s'élever obliquement jusqu'au sommet du gradin qui nous arrête. Le bas de la vire est à plus de deux mètres de nous : c'est une forte enjambée et pour les mains presque pas de prise. Mon compagnon y parvient cependant, mais la paroi surplombant la vire l'empêche de se tenir debout. Le voilà donc à genoux sur l'étroite corniche, la face au rocher, les pieds dépassant le rebord. Il avance un moment, puis s'arrête. Je ne vois que ses semelles, mais je pressens qu'il y a quelque chose : « Eh bien ! Olivier. » — « Je ne puis plus ni en avant ni en arrière. » — Il est presque au-dessus de moi, mais à plusieurs mètres de distance. Nous ne sommes pas encordés et d'ailleurs, posé comme je le suis, je ne pourrais pas le retenir. Derrière nous, l'à-pic formidable. — « Olivier, soyez prudent ! » — Pas de réponse, mais bientôt les semelles remuent, de la pierraille dégringole, un pied s'avance vivement et Olivier, parvenu sur le gradin, me lance la corde. Quand je l'ai rejoint, j'examine son passage : la vire devient de plus en plus étroite vers le haut et expire un mètre au moins avant d'atteindre le gradin où nous sommes. Entre deux, la roche lisse, à-pic. Olivier seul peut se tirer d'un tel pas.

Encore une mauvaise place: la traversée d'une paroi qui coupe notre couloir en deux parties non superposées, et nous voilà au col, entre les deux Pucelles. A part une anfractuosité hospitalière, l'arête est si étroite qu'il faut presque s'y tenir à cheval. Le versant fribourgeois est absolument vertical: tout là-bas, à 300 m., les sapins nous apparaissent comme des ronds verts entourés d'un croissant d'ombre. Bien en selle, nous jouissons délicieusement de l'impression du vide.

A partir d'ici, l'ascension de la troisième cime est un jeu: un gradin facile, puis l'arête, étroite sans doute mais unie, avec des touffes de gazon, jusqu'au sommet (2083). Nous y sommes bientôt et notre premier soin est de chercher quelque trace indiquant si d'autres sont venus ici avant nous. Mais rien; pas le moindre vestige: nous goûtons avec extase la sensation, nouvelle pour nous, que procure une cime vierge. Des bûcherons travaillent, tout là-bas, dans la forêt de la Minutze. Olivier les hèle et quand, enfin, ils l'entendent, on les voit lever la tête, chercher de tous côtés et finalement nous apercevoir. La vue est superbe, d'un côté sur l'arête de la Corne-Aubert et jusqu'à la Dent de Combettaz, de l'autre, sur la cime médiane dont la silhouette virginale se détache en blanc sur le fond plus sombre des rochers de la Gobettaz et de Savigny. La minceur de cette chaîne est vraiment étonnante. Je fais quelques photographies, nous élevons un « cairn », y déposons notre carte, et puis il faut partir car nous voulons tenter encore la cime médiane.

Quelle différence entre l'aspect de cette pointe vue du Gros-Mont et ce qu'elle est quand on la touche! D'en bas, il semble qu'une arête, moins rapide même que celle de la troisième cime, joigne le sommet au col. Illusion: il n'y a point d'arête, mais bien une face cylindrique et unie, contre laquelle le col vient butter comme une lame contre une bouteille. Les dix premiers mètres de cette face n'offrent pas une saillie; rien à tenter non plus dans les à-pic de droite et de gauche: l'ascension est impossible! Je m'avance jusqu'au pied même de la face pour en avoir le cœur net, puis, la descente commence.

Arrivés au mauvais pas de ce matin, nous nous demandons comment nous allons passer. Le chemin suivi par Olivier à la montée, avec les difficultés qu'on sait, est absolument impraticable à la descente et notre échelle est là-bas, bien loin. En m'appuyant au rocher, et tout à fait sans le chercher, je sens un trou qui, traversant une nervure saillante, forme étrier juste au-dessus du gradin à franchir. C'est providentiel! Nos cordes, mises bout à bout, sont passées dans le trou, nous nous affalons au pied de l'obstacle et retirons notre corde sans la moindre difficulté. — « Sans ce trou, me dit Olivier, nous restions là-haut. »

Pour les gradins suivants, mon compagnon me descend à la corde; je reçois l'échelle et la maintiens sur la vire étroite pendant qu'il descend à son tour. Tout va bien sauf une fois où l'échelle, retenue sans doute par une saillie que nous ne pouvions voir ni l'un ni l'autre, s'arrête puis, se détachant soudain, manque de me tomber sur la figure, ce qui m'eût infailliblement précipité. Mais j'esquive le coup; nous abandonnons l'échelle désormais inutile et parvenons bientôt au pied du rocher, sans une égratignure et très contents de notre journée.

Nous passons auprès des bûcherons qui nous tendent la gourde, tout en blâmant notre témérité, et rentrons à Charmey alors qu'il fait déjà nuit. Plusieurs refusent de croire que nous sommes allés là-haut, mais nos cartes sont au sommet, à la disposition de qui veut contrôler.

* * *

Pendant quelque temps, cette « première », la première pour moi, me donna une satisfaction sans mélange. Peu à peu, cependant, à mesure que s'atténuait l'impression du succès remporté, le souvenir de la résistance opposée par la cime médiane se faisait plus vif, plus cuisant. Je sentais qu'au printemps prochain je mettrais tout en œuvre pour triompher et, dès le mois de janvier, j'en écrivais à Rime.

Notre première idée fut d'établir, à l'aide de chevilles en fer, une sorte d'échelle fixe, sur toute la hauteur de la dalle franchissable. En conséquence, je fis faire plusieurs burins et achetai chez Knecht, à Berne, douze fiches en fer barbelées. Si le rocher était trop dur de ce côté, nous essayerions de planter ces échelons sur l'arête qui regarde la Gobettaz.

Le travail projeté devant prendre beaucoup de temps, il fallait attendre les plus longs jours. Durant le printemps, d'ailleurs, les courses géologiques que j'effectue avec mes élèves chaque semaine et quelques autres ascensions encore prirent tout mon temps. J'eus, entre autres, la satisfaction d'aller au Marchzahn gravi jusque-là par le chasseur Albert Boschung seul, mais enfin juillet arriva sans que j'eusse pu m'occuper de la Pucelle.

Le 16, Olivier alla faire une reconnaissance du côté de la Gobettaz. Il s'était adjoint un compagnon qui devait le descendre à la corde, de gradin en gradin, jusqu'au pied de la cime médiane. Mais, arrivé sur place, celui-ci prit peur et refusa son concours. Olivier put néanmoins confirmer les observations que nous avions faites ensemble: la cheminée n'existe d'une façon un peu marquée que dans le haut et son extrémité inférieure aboutit dans le vide, très loin du col. Celui-ci est d'ailleurs si étroit qu'on pourrait à peine s'y tenir.

Le seul côté vulnérable était donc, décidément, l'autre, et Olivier se mit en devoir d'essayer le système des échelons. Parti de la Villette, le 27 juillet, en compagnie d'un montagnard jeune et hardi, il reprit notre chemin de l'an dernier: le couloir vaudois. Mais, pendant l'escalade de l'un des gradins, une pierre se détacha sous les pieds du jeune homme et celui-ci faillit entraîner Olivier qui le tenait à la corde. Olivier n'est pas le monsieur qui s'étonne, mais le jeune homme fut impressionné et peu s'en fallut qu'il ne refusât d'aller plus loin. Arrivé au col, la minceur de l'arête le refroidit définitivement; il déclara « qu'il ne voulait pas s'exposer, » s'assit dans l'enfractuosité et se croisa les bras. Olivier essaya de placer une fiche, mais obligé de veiller seul à son

équilibre tandis qu'il attaquait la roche extraordinairement dure, il échoua. La lettre où il me fait part de son insuccès est admirable de modestie et de dévouement. On sent que sa main a tremblé en écrivant ces mots: « Soyez certain que ce n'est ni la mauvaise volonté ni la peur qui me font renoncer à cette entreprise téméraire, ... Je suis peiné, je sais que je vais vous faire de la peine... mais soyez sûr que personne ne s'y risquera. »

J'eus en effet une déception violente, mais elle ne dura qu'un instant. Je ne dis rien, mais en moi-même je résolus d'arriver coûte que coûte: J'organiserais une véritable expédition, soit pour construire sur place une longue échelle, soit pour transporter au sommet de la troisième cime un canon de sauvetage et par ce moyen (tenté naguère à l'Aiguille du Géant) lancer une corde par-dessus le sommet rebelle.

Je montai à Charmey et, en remerciant Olivier de son courage et de sa persévérance, je lui déclarai que cela coûterait ce que ça voudrait, mais que nous arriverions. Je vis que, malgré tout, il était heureux de me voir tenir bon et nous décidâmes d'essayer d'abord de la grande échelle. J'achetai à Charmey deux poutrelles de sapin équarries de 8^m.40 de longueur. Leur extrémité inférieure fut munie d'une pointe, l'autre d'un anneau destiné à recevoir des haubans. Il fallait en effet empêcher que l'échelle appuyée à la paroi lisse, ne glissât de côté quand on arriverait au bout. Les deux montants et les échelons seraient transportés séparément jusqu'au col. D'abord, ce serait déjà bien assez lourd comme ça et assez encombrant dans la paroi qui, on l'a vu, n'est pas facile. Surtout, il fallait pouvoir caler solidement le pied des perches et pour cela les placer peut-être à des hauteurs différentes. Malgré cela, les échelons devraient être horizontaux, sinon le pied eût glissé vers le bout, ce qui eût fait verser l'échelle. J'avais réfléchi à tout cela, Olivier fut d'accord et, au grand ébahissement des étrangers, toujours nombreux à Charmey en été, nous chargeâmes sur un petit char, les échelons, des fiches, 40 mètres de corde et nos longues perches. Une cordelette reliant leurs extrémités et tendue en son milieu par une planchette verticale les empêchait de trop balancer.

C'était le mercredi, 3 août. Nous étions cinq: Olivier, Louis Andrey (fils du célèbre chasseur Laurent), Alfred Tornare, Henri Jacob et votre serviteur. Partis à 4 heures de Charmey, nous étions à 5 h. 20 au pont des Rounes. Les chars ne vont pas plus loin: mes quatre compagnons se mirent donc à porter les deux longues perches; j'avais les cordes, les fiches et les échelons. Chargés comme nous l'étions, il était impossible de passer les Portes du Pralet; nous dûmes faire le grand tour par le col du Pertet-à-Bovey, où nous parvînmes à 8 heures ¹/₄.

Arrivé au pied du couloir et voyant de quoi il s'agissait, l'un de nos compagnons donna de tels signes d'inquiétude que nous crûmes plus prudent de le délier de sa promesse. Nous entreprîmes donc l'ascension réduits à quatre. Chacune des perches fut attachée à une corde et deux hommes les hissaient l'une après l'autre, d'une place d'arrêt à la suivante. Comme la manœuvre de ces lourds engins, dans une paroi qui offrait tout juste prise aux quatre membres supposés libres, était réellement dangereuse, les deux hommes qui hissaient étaient encordés et retenus par les deux autres, qui avaient pris des positions relativement solides.

Le premier gradin fut franchi avec l'aide de notre échelle de l'an dernier, que nous retrouvâmes en parfait état. Arrivé au second, Olivier découvrit sur la gauche des prises que nous n'avions pas vues la première fois. Il s'attacha, nous tîmes la corde à deux et, par un prodige d'agilité, il parvint à gravir l'obstacle sans échelle. Les autres mauvais pas nous semblèrent moins difficiles qu'il y a un an et, à midi, nous étions au col, ayant hissé nos grandes perches sur une longueur d'au moins 150 mètres.

Une halte, abrégée par l'impatience, et le dernier acte commença. Ce n'était pas précisément la partie facile: Olivier et nos deux compagnons gagnèrent le pied de la dalle et de là, à cheval ou arc-boutés sur l'étroite arête, hissèrent les perches, tandis que je demeurais un peu plus bas pour guider dans leur ascension ces soliveaux maladroits qui s'accrochaient sans cesse. Mes trois

hommes firent, là surtout, preuve d'une force et d'un sang-froid peu communs. En très peu de temps, les perches étaient dressées contre le roc terminal et Olivier commençait à clouer les échelons. C'est ce moment que représente ma photographie (fig. 5). Elle est prise de l'anfractuosité dont il a déjà été question. L'éloignement et la différence de niveau sont causes que l'arête s'y présente avec un air de bonhomie qu'elle n'a point en réalité.

A mesure qu'un degré était en place, Rime y montait et je le suivais, portant les échelons et assujettissant ses pieds. Nos deux compagnons, solidement campés sur l'arête, maintenaient l'échelle par des haubans.

Arrivés au dernier échelon, une déception cruelle: l'échelle est trop courte! Entre elle et le premier rebord où il sera possible de se tenir, il y a encore plus de deux mètres¹. Un instant j'ai cru que tous nos efforts allaient échouer là. Mais Olivier a une volonté: Le voilà quittant le dernier échelon et posant les pieds sur le bout des perches, à 50 centimètres plus haut. Alors il tend un bras, tandis que l'autre main, grande ouverte, se colle à la paroi comme une ventouse, il étire sa longue stature: à chacun de ses mouvements, l'échelle balance. Il n'est pas encordé, moi en dessous, je ne puis rien pour lui. A droite et à gauche des à-pic comme deux fois la tour de Saint-Nicolas (160 m.)!

Alors me revient à la mémoire ce que ma femme m'a dit le matin, au départ: «N'oublie pas que tu as la responsabilité de ces hommes: s'il vont là-haut c'est à cause de toi.» Mais à peine cette pensée a-t-elle traversé mon esprit que les semelles d'Olivier quittent les perches: il a réussi à saisir de la main droite le rebord rocheux et d'un bras il s'est tiré en haut. Il s'agenouille alors, me tend la main et j'y suis à mon tour.

Nous échangeons un regard et, sans mot dire, commençons à chercher plus loin. Olivier regarde à droite, mais la vire expire

¹ Le gazon qui, à en juger par la photographie, s'avance sur la gauche jusqu'au niveau de l'échelle, n'est en réalité qu'un placage très incliné. Le premier point d'arrêt est constitué par la vire horizontale qu'on voit droit au-dessus de l'échelle.

à quelques pas dans le versant vaudois, lisse comme une glace. Sur la gauche, elle est encore plus courte, mais dans son prolongement se trouvent plusieurs saillies rocheuses: on dirait des « corbeaux » en relief sur une façade. Je m'encorde et, tandis qu'Olivier demeure sur la vire, je fais d'une saillie à l'autre, les mains appliquées au rocher, de délicieuses enjambées dans l'azur. Pourvu qu'on ait renoncé au préjugé selon lequel une marche doit nécessairement être aussi large que la semelle, on trouvera ce passage idéal, et ceux qui ont goûté à ce genre d'émotions trouveront que j'emploie le mot propre en disant qu'un tel exercice est une volupté. Le passage se terminait d'ailleurs bientôt par une esplanade plutôt large où je pus me placer assez solidement pour tenir Olivier qui avança à son tour. Au-dessus de la plate-forme, une cheminée relativement facile, quelques dalles et dix minutes après nous sommes au sommet: (2090 m.) il est 2 heures.

Temps superbe; ciel sans nuage; vue fantastique sur l'étroite muraille qui file pour ainsi dire entre nos pieds. Une minute comme celle-là ne se décrit pas. Nous échangeons une poignée de main qui n'a rien de banal, faisons signe à nos compagnons restés sur l'arête, puis, nous asseyant sur le sommet qui est large et confortable, nous goûtons sans parole la joie immense du succès. Je pense à ceux que j'aime et il me semble que jamais je ne les ai tant aimés.

Une demi-heure se passe et il faut songer à redescendre: pas un instant je n'ai l'idée que cela puisse présenter une difficulté. Je prends des vues et nous explorons de l'œil le versant qui fait face à la Gobettaz. Effectivement, l'arête qui descend d'ici est impraticable, tant elle est mince et inclinée. Quant à la cheminée, ses soi-disant paliers sont presque aussi verticaux que les gradins qui les séparent. Un cairn, nos noms dans une boîte en fer-blanc et la descente commence.

Nous découvrons en dessus de la vire un bloc saillant qui nous permet de fixer la corde. Olivier en tiendra un bout pendant que je m'affalerai jusqu'à l'échelle, puis, mettant la corde en double,

il descendra à son tour. Me voici sur l'avant dernier échelon relativement solide: « Olivier, à vous ! »

Et mon compagnon glisse lentement, le ventre au rocher très lisse et pas absolument vertical; je l'attends pour guider ses pieds. Tout à coup, il s'arrête. — « Qu'y a-t-il donc ? » — « Mais je suis au bout. » — « Impossible, il manque bien 60 centimètres entre vos semelles et le bout des perches. Tâchez de remonter, j'irai au pied de l'échelle prendre une corde plus longue. » Et Olivier s'efforce, mais sans succès, de remonter à la vire: ses mains serrées entre la corde et le rocher ne peuvent effectuer les mouvements nécessaires. « Je ne peux pas; prenez-moi les pieds, mettez-les droit au-dessus des perches; quand ça y sera, je lâcherai. » — « Mais, Olivier, c'est fou; si vous manquez ! » — « Il faut, et vite, je ne puis plus tenir. » — Cette minute est effrayante. — Je prends les pieds de mon compagnon, je les mets droit au-dessus des perches, je les maintiens de toutes mes forces, mais au moment de dire « allez », je ne peux pas. Enfin, rassemblant toute mon énergie, je prononce ce mot, peut-être le signal d'un affreux accident. — Et Olivier arrive, tout doucement, aux perches puis à l'échelon: il avait prévu que le frottement de la corde dans la fente, derrière le bloc, étant donnée la brièveté du parcours, suffirait à enrayer !

Nous voici au bas de l'échelle, auprès de nos compagnons. L'un d'eux, me montrant son poignet, me dit: « Saignez-moi, vous ne trouverez pas une goutte de sang ! » Quant à Olivier, il tire sa pipe déjà chargée et l'allume avec le plus grand calme. Nos sacs nous attendent dans l'anfractuosité, mais je suis trop ému, trop heureux, trop grisé, pour pouvoir manger un morceau.

Un dernier regard, presque tendre, à notre grande échelle qui va rester là jusqu'à ce que le vent l'emporte ou que l'hiver la désagrège et nous recommençons la descente de la paroi. Deux fois encore, il faut se suspendre à la corde double, mais nous n'y prenons plus garde et à quatre heures nous sommes au pied des rochers. Je serre avec effusion la main d'Andrey et de Tornare:

ce sont de rudes lapins quand même ils protestent que, pour rien au monde, ils ne recommenceraient. Nous repassons le Pertet-à-Bovey et faisons une longue halte à la Minutze où l'armailli et sa jeune femme, qui nous ont vus au sommet, nous ont préparé un excellent café. D'ici, notre échelle se voit bien: comme un fil, elle se détache du rocher sombre sur le ciel rouge du soir.

LE DOIGT DE SAVIGNY

(30 septembre 1903)

A droite des *Portes du Pralet* (ou de Savigny), en face de la Dent, s'élève un curieux gendarme que nous réussîmes à vaincre, à l'aide d'une échelle de 4 mètres de long. Ce « doigt » est plutôt une main qui s'épanouit en trois digitations inégales. Notre échelle, puis la grimpe d'une fissure bien visible sur la photographie, nous amenèrent entre le petit doigt et le médius. Celui-ci est absolument pointu et néanmoins il est nécessaire d'y monter deux. Veut-on aller plus loin, il faut se mettre debout sur le médius et se laisser aller, les bras tendus, contre le bloc terminal. Quand je fus ainsi, comme un pont entre les deux doigts, Olivier, acroupi sur le médius, saisit mes chevilles et me poussa en haut, jusqu'à ce que je pusse m'accrocher par les mains: j'étais au sommet. La descente s'effectua de même.

LE CAPUCIN

(21 août 1906)

Au nord de la Dent de Ruth, à quelques pas de son dernier contrefort, l'arête porte une tour énorme que les cartes n'indiquent pas, mais dont la haute strature frappe les regards quand on débouche de la gorge du Petit-Mont. C'est le « Capucin », gigantesque cylindre de calcaire massif, tronqué par un plan fortement incliné au sud-est (fig. 6).

Cette cime, encore vierge, m'attirait, et, le 31 mai 1905, en revenant avec mon fidèle guide, Olivier Rime, de la Dent de Savigny que nous avons réussi à escalader pour la première fois par sa face nord, je décidais d'en entreprendre la conquête. Cela ne paraissait pas devoir être facile, Olivier avait peu d'espoir, en tout cas une reconnaissance préalable s'imposait. Nous la fîmes le 9 juillet 1905. Partis de la Villette à 5 h. $\frac{1}{2}$, nous atteignîmes l'arête au nord-est du Capucin, entre lui et l'Amelier, à 8 h. $\frac{1}{2}$.

Pendant la montée j'aperçus, derrière la tour blanche, les schistes rouges qui forment partout le revêtement méridional de la chaîne, et, en les voyant monter si haut, j'eus un cri de joie: le versant bernois n'était pas à pic; nous étions sûrs du succès. Olivier hocha la tête d'un air sceptique et quand nous fûmes parvenus au faite, il se trouva qu'il avait raison. Les couches rouges, fortement redressées, atteignent bien le pied de la pente rapide qui tronque le cylindre calcaire, mais elles en sont séparées par une fente, comparable à la rimaye d'un glacier, et mesurant dix mètres en moyenne de large sur trente à quarante de profondeur (fig. 8). Nous gravîmes, non sans quelque peine, l'étroite arête formée par la tranche des couches rouges, la suivîmes jusqu'au pied de la Dent de Ruth et dûmes constater que la crevasse longe tout le pied bernois du Capucin, des à-pic du nord à ceux du sud, sans qu'aucun « pont » permette de la franchir! Quant au versant fribourgeois, il est vertical, de sorte que le Capucin est comme un château fort bâti sur une presque île dont l'isthme serait coupé par un fossé.

Je constatai, en outre, que la crevasse est due à l'éboulement des couches rouges. Celles-ci atteignent encore les cols de part et d'autre de la tour et, en glissant du sommet, elles ont poli d'une manière déplorable la surface qu'elles abandonnaient. Il en est résulté que celle-ci ne présente presque aucune rugosité, sauf dans le haut, où on distingue quelques gradins... renversés (fig. 9)! Les assises de calcaire blanc y sont disposées comme les tuiles d'un toit, de sorte qu'elles n'offrent aucune prise. Leurs

surfaces lisses, très inclinées, forment ce que nous appelons en patois des « lapias », et le tout est dans un état de désagrégation avancé.

Mais, les montagnes sont faites pour être gravies: les mieux défendues offrent toujours un point vulnérable.

La surface inclinée du Capucin présente, vers son bord nord-est, non pas une cheminée, ce serait trop dire, mais une rainure, d'un pied de large au plus, où quelques touffes de gazon ont réussi à se fixer. Si elles tenaient un peu et surtout si on pouvait les atteindre, cela suffirait pour monter jusqu'à l'arête terminale. Celle-ci a l'air bien ruinée; les gendarmes qui l'accidentent ont l'air bien tremblants; néanmoins, si on pouvait y arriver...

Depuis mes expéditions aux Pucelles, j'ai pris l'habitude de chercher dans l'emploi d'une échelle la solution de ce genre de problème et, immédiatement, cette idée me vint à l'esprit. Du point où nous avons atteint l'arête, à la montée, il serait possible, avec une corde, de gagner le fond de la crevasse. Arrivé là, il faudrait prendre quelques précautions, car on distingue des trous indiquant que ce n'est le fond qu'en apparence; en réalité c'est un amas de blocs éboulés et coincés; la crevasse doit être plus profonde encore. Cependant, à condition d'être retenu du haut de l'arête des couches rouges, on pourrait s'y aventurer et il semble qu'avec une échelle on pourrait atteindre le bas de la « cheminée » gazonnée. Seulement, il faudrait une échelle de trente mètres. Où la trouver et, si on la trouve, comment l'apporter jusqu'ici? D'ailleurs, à y bien regarder, la paroi droite de la crevasse surplombe; il faudrait donc appliquer l'échelle à la paroi gauche, mais alors l'enjambée resterait à faire. Décidément, il n'y a qu'une solution; franchir la rimaye à partir des couches rouges, à l'aide d'une échelle posée horizontalement de là jusqu'au pied de la cheminée. Nous nous arrêtons à ce parti; je prends quelques vues et nous rentrons en passant par-dessus l'Amelier, cime que nous atteignons à midi.

* * *

De retour à Fribourg, je me mis en quête d'une échelle capable

de remplir notre but. M. Angelo Sormani, peintre et gypseur, voulut bien me prêter la plus longue des siennes, une « magirus » à deux rallonges qui, déployée, mesure quinze mètres. Olivier, venu à Fribourg pour le tir cantonal, essaya de passer sur cette échelle reposant horizontalement par les extrémités: elle fléchit passablement sous le poids de cet homme grand et bâti en Hercule; mais, peu importe: je suis beaucoup plus léger, elle me portera facilement. L'engin étant bien trop lourd pour être hissé dans l'arête de l'Amelier, je le fis voiturier jusqu'à Abläntschen au pied oriental des Gastlosen, et le 8 août, j'arrivai moi-même à Charmey.

Olivier engagea des porteurs, choisis parmi les plus hardis grimpeurs de l'endroit: Alfred Tornare, qui déjà nous avait accompagnés à la Pucelle, Félicien et Amédée Tornare, Lucien et Laurent Rime, enfin Laurent Aeby, couvreur et par conséquent à l'abri du vertige. Nous partîmes en break, tous les huit, le lendemain à 4 heures du matin. A 7 heures, nous étions à Abläntschen où mes hommes chargèrent l'engin, non démonté, sur leurs robustes épaules. Ils le portaient à deux et se relayaient toutes les dix minutes. Olivier et moi, à qui seuls allait incomber la tâche finale, ne portions que les cordes; nous en avions cinq qui, au total, faisaient 96 mètres, c'est-à-dire 16 de plus que la hauteur de la tour de Saint-Nicolas. La marche commença à 8 heures; le soleil donnait en plein sur les pâturages du Hubel, des Birren et de la montagne J-Rouds (Rudersberg), mais ma troupe était en train et, à 11 h. 50, nous étions au pied des couches rouges, en face du Capucin.

Ce ne fut pas une petite affaire que de hisser notre énorme machine jusqu'à l'arête. Ces contreforts sont rapides et glissants, mais non vertigineux comme l'était l'arête des Pucelles. A 12 h. 40, nous étions arrivés à pied d'œuvre. Une halte bien méritée, et le travail commença. L'échelle fut transportée en face de la cheminée, dressée, et tandis qu'un homme tirait la corde destinée à déployer les rallonges, tous les autres maintenaient l'engin qui vacillait de plus en plus, en s'allongeant. Il aurait fallu photographier cette scène, mais j'étais occupé à tenir à bout de corde le plus

exposé de mes hommes. Sur une arête aussi étroite, l'opération était dangereuse; le moindre faux mouvement pouvait précipiter l'un d'eux dans la crevasse ou, en arrière, sur la pente rapide des schistes rouges. Je changeai de méthode, fis rentrer les allonges et, l'échelle étant ainsi devenue plus maniable, nous commençâmes à l'incliner vers le Capucin. Lorsqu'elle fut à peu près horizontale, elle atteignit l'autre bord de la fente, à un endroit où celle-ci était plus étroite. Mais c'était sur une grande dalle absolument lisse; le pied de la cheminée était un peu plus à droite. Le poli de la dalle nous permit de ressortir les allonges en soulevant seulement par saccades l'extrémité de l'échelle que nous tenions par deux haubans. Quand l'engin eut repris toute sa longueur, nous amenâmes son extrémité au pied de la cheminée mais cette position diagonale, jointe à la configuration du rocher, eut l'inconvénient de faire que notre échelle n'appuya, de l'autre côté, que par un seul montant. Cela diminuait beaucoup sa rigidité et gauchissait sa surface de sorte que les échelons penchaient vers la droite. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Olivier s'avisa alors qu'il était trop lourd pour passer. Il s'encorda pour essayer et, en effet, dès les premiers pas qu'il fit en rampant sur l'échelle, celle-ci se mit à fléchir et à glisser de telle façon qu'une rupture était imminente. J'enjoignis à Olivier de regagner au plus tôt le terrain solide; je m'attachai et, beaucoup plus léger que lui, passai sans encombre de l'autre côté (fig. 7).

Mon fidèle guide n'eût pas demandé mieux que de me suivre. Je cherchai un point où je pusse fixer une corde; retenu de deux côtés, Olivier eût tenté le passage quand même. Mais, je l'ai dit, toute la pente du Capucin est en dalles lisses ou en pierres mouvantes; il ne me fut pas possible de trouver un point d'appui et quant à retenir Olivier à bras franc, posé, comme je l'étais, sur la moitié des semelles et cramponné à des touffes peu sûres, il ne pouvait en être question. Je me décidai donc à tenter seul l'ascension de la cheminée. Je traînais, attachée à la ceinture, une corde de trente mètres qu'on rallongerait au besoin, j'espérais la fixer à l'un des gendarmes de l'arête et assurer ainsi ma descente.

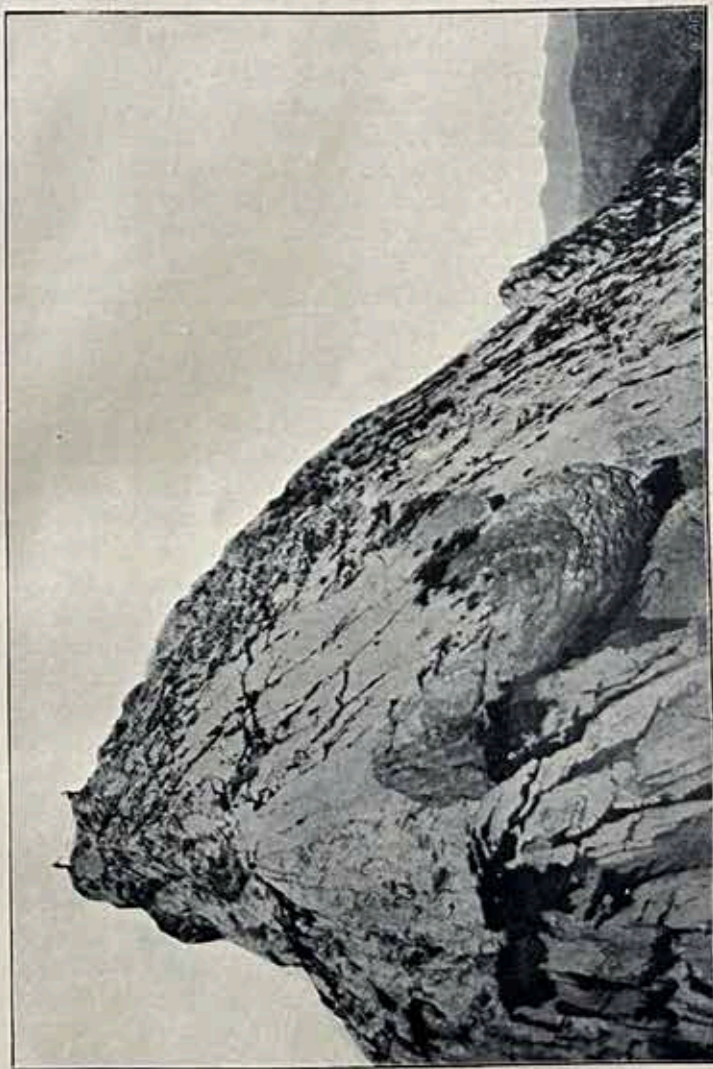


Fig. 10. — Au sommet du Capucin

(Cliché Gavillet)



Fig. 11. — La fenêtre du Lochgrat
(Cliché Girard)



Fig. 12. — Les «Clochetons» et le Gross-Turm

(Cliché Girard)



Fig. 13. — La Roche percée, côté de la « Gabel »
(Cliché Girard)

Pour appeler les choses par leur nom, je dois dire que l'escalade de la pente fut laborieuse. La corde que je traînais étant près de leur échapper, mes hommes l'avaient rallongée d'une seconde, d'égale longueur et cela devenait très lourd. Le nœud frottait et s'accrochait à chaque instant. Je pris alors des précautions infinies pour le dégager sans faire partir des pierres qui eussent infailliblement rebondi jusqu'à mes hommes, car l'arête était trop étroite pour qu'ils pussent se garer. Enfin, à 3 heures et demie, j'avais gravi toute la pente et atteint l'arête terminale au pied de son premier gendarme. Mes efforts allaient échouer là.

Ce gendarme a la forme d'un prisme triangulaire incliné à 45° environ dans le même sens que l'arête. En étendant le bras, je pouvais tout juste atteindre le haut du bloc, mais pour m'y hisser, il fallait que l'un au moins de mes pieds trouvât un appui intermédiaire. Or, une légère saillie, dominant l'à-pic de droite, s'éboula dès que j'y posai le pied; la face gauche était lisse. Si Olivier eût été là, il m'eût soulevé par les chevilles, comme il l'a fait au Doigt de Savigny, et une fois à cheval sur le prisme, je l'eusse longé sans doute. Mais j'étais seul. J'examinai attentivement les alentours: à droite, l'à-pic immense; à gauche, des dalles infranchissables au-dessus desquelles surgissait un second gendarme, pareil au premier mais plus élevé encore. Une centaine de mètres à peine me séparaient du sommet dans le sens horizontal; verticalement, j'étais presque à son niveau. D'en bas, Olivier me conjurait de m'arrêter et, la mort dans l'âme, je dus céder devant l'impossible. Je déposai dans une anfractuosité la petite boîte destinée au sommet et contenant nos deux noms, puis la descente commença. N'ayant pu fixer ma corde nulle part, je redoublai d'attention, mais cela fut moins difficile que je ne le pensais.

Avant d'atteindre l'échelle, je m'arrêtai dans un endroit relativement commode où je pus ouvrir mon sac et photographier mes compagnons groupés en dessous de moi sur l'arête. J'appris plus tard qu'ils avaient été très en peine de moi et que, me voyant arrêté par le gendarme, Olivier désolé de ne pouvoir me secourir,

avait exhorté, mais en vain, le plus agile, le plus léger d'entre eux à venir à mon aide.

L'échelle fut relevée, repliée; la descente s'effectua en bon ordre et, à 5 h. 40, nous étions de retour à Abläntschen. Mes hommes étaient heureux de ce qu'ils appelaient un succès; seuls, Olivier et moi demeurions taciturnes. La nuit qui suivit, je ne pus dormir, tant était cuisant le regret qui me tourmentait.

Etant en séjour à Charmey avec ma famille, je voyais Olivier à chaque instant. Pendant plusieurs jours, il demeura sombre et pensif, tandis que je songeais à la vertu éducative de la montagne qui exige non seulement le courage et la force en vue du succès, mais encore la prudence et la résignation dans l'échec.

* * *

Malheureusement, la résignation n'est pas notre fort, à Olivier et à moi. Je ne laissais rien paraître, mais au fond j'étais — dès la première minute — décidé à recommencer. Olivier pensait de même et, le 17 septembre déjà, m'écrivant pour affaires, il glissait une phrase non équivoque sur « la mission qu'il s'était donnée relativement au Capucin ». Mais l'automne de 1905 fut affreux; je dus aller en Belgique et, quand je revins, la neige était là.

Comme toujours, le printemps de 1906 fut rempli par les courses géologiques que je fais faire à mes élèves de l'Université. Le 2 juillet, j'accomplis l'ascension du « Grenadier » et le mois d'août revint sans que j'eusse pu songer à réparer mon échec.

Le 11, pourtant, sans bien savoir ce que nous y allions faire, Olivier et moi retournâmes au pied du Capucin! Nous avions pour compagnon un homme fort aimable et bon marcheur, M. E. Gavillet, économe de l'hospice de Cery, qui a bien voulu me permettre de reproduire l'un ou l'autre de ses clichés. Il ne faisait pas beau, le vent était fort, mon guide souffrait des dents et, quand nous fûmes sur l'arête de l'Amelier, un orage arrivait du Rubly. M. Gavillet alla nous attendre au Rudersberg mais chose curieuse, c'est à ce moment-là que mon désir de vaincre atteignit son paroxysme. Je refusai de battre en retraite, ce qui équivalait à retenir sous la pluie Olivier souffrant et qui venait

de perdre son chapeau. Nous nous blottîmes dans la paroi des couches rouges et laissâmes passer la rafale. Quand on vit de nouveau clair, nous commençâmes à examiner la crevasse. Au lieu de monter tout de suite sur l'arête, je m'avançai dans la paroi gauche de la fente et, tout à coup, je vis une chose qui nous avait complètement échappé l'année précédente: presque sous le point où nous avions placé l'échelle, droit en face de la cheminée, une sorte de console rocheuse faisait saillie sur la paroi, diminuant beaucoup, à cette place, la largeur de la fente. Il est vrai que cette esplanade, se trouvant fort au-dessous de l'arête, était aussi bien plus bas que le commencement de la cheminée. L'échelle qu'on y placerait devrait donc, quand même, être assez longue, mais elle pourrait se tenir presque verticale. Or, dans ces conditions, les moindres lattes portent un homme.

J'étais transporté et, malgré ses dents qui faisaient rage, Olivier partageait ma joie. Le temps se gâtait de nouveau, mais je ne voulais pas quitter la place sans emporter une entière certitude du succès. Il restait à voir si la « console », inaccessible par le bas et par le côté, l'était aussi par le haut. Nous montâmes donc sur l'arête et, l'esplanade en étant séparée par un à-pic, je m'attachai et Olivier m'y descendit. La console était toute petite: deux hommes y tiendraient à peine côte à côte, mais cela pouvait suffire et, en revanche, elle était parfaitement solide. Olivier me remonta et nous primes le chemin du retour, persuadés que, cette fois, nous tenions le succès. A la Montagne-i-Rouds, nous retrouvâmes M. Gavillet qui nous avait préparé du thé et, tout à l'espoir, rentrâmes par Abläntschen.

* * *

J'achetai à Charmey deux « carrelets » de 9 mètres de longueur, Olivier prépara 16 échelons et, le 21 août, à 4 heures du matin, nous partions pour Abläntschen sur un véhicule formé de nos perches et de quatre roues. Nous étions cinq: Olivier, Joseph Uldry et Alfred Aeby, de Charmey, engagés comme porteurs, M. Gavillet, qui nous faisait le plaisir de nous accompagner de nouveau, et moi-même. Tout le monde avait des crampons, je

Charmey
- Abläntschen
36

l'avais exigé. A Bellegardé, nous fûmes rejoints par Albert Boschung et Edouard Buchs. J'avais eu, au Grosse-Turm et au Grenadier, l'occasion d'apprécier leur adresse extraordinaire et, voulant cette fois, mettre tous les atouts dans mon jeu, je les avais engagés aussi: je comptais, spécialement sur Buchs, intrépide et léger à la fois, pour passer l'échelle avec moi et venir m'aider là où j'avais été arrêté l'an dernier.

A sept heures, nous étions à Abläntschen. Nous y trouvâmes M. Schmidt, de Laupen, qui depuis quelques jours, excursionnait dans les environs. Il avait vu l'échelle du Grenadier et, apprenant que son propriétaire se disposait à une nouvelle entreprise du même genre, il demanda à nous accompagner jusqu'à pied d'œuvre. Je n'eus qu'à me louer de cet excellent compagnon qui, une fois sur l'arête, prit une part active à la manœuvre.

La montée se fit par la même voie que l'année dernière et ne présenta d'intéressant qu'un phénomène psychologique: la rivalité de Charney et de Bellegarde. L'une des lattes était portée par Aeby et Uldry, l'autre par Buchs et Boschung. Or, c'était à qui, des deux équipes, irait le plus vite, monterait le plus droit et ferait le plus courtes les haltes que j'imposais. Quand on marche au feu, l'émulation est certes une bonne chose pourtant j'étais obligé de la modérer, car je tenais à garder mon monde en forme pour l'assaut final.

A la Montagne-i-Rouds, nous fîmes la halte d'usage et Olivier en profita pour appointir à la hache l'extrémité inférieure des lattes. Armaillis, poulains, cochons, toute la population du chalet faisait cercle autour de nous et M. Gavillet photographia cette scène unique! Nous avons quitté Abläntschen à 8 heures; à une heure, nous étions sur l'arête, au bord de la crevasse.

Je commençai par me faire descendre à la « console », afin de voir si elle méritait toujours notre confiance, puis cédai la place à Edouard qui, en sa qualité de charpentier, devait assembler l'échelle. Il était encordé et tenu par moi, tandis qu'Olivier, Aeby, Uldry et Albert, aidés par M. Schmidt, lui tendaient les

Total Charney-Arnik = 9h

perches, opération délicate vu l'étroitesse de l'arête. Une fois les perches en place, Edouard fixa les échelons, puis regagna la console.

Je donnai alors des instructions très précises: J'allais m'attacher avec une corde de trente mètres, descendre à l'esplanade, passer l'échelle et commencer l'ascension. Edouard prendrait le bout de cette corde et me suivrait. Olivier aurait pour mission de nous descendre à la console et de nous en tirer au retour. Les autres pourraient tenir l'échelle par des haubans, mais défense leur était faite de s'y engager. Je vis bien qu'Albert enrageait en pensant qu'il ne monterait pas; je sais qu'il est de première force, mais enfin il n'a qu'une main; je crus de mon devoir de ne pas l'exposer inutilement.

L'ascension de la cheminée et la traversée oblique qui lui succède me parurent beaucoup moins difficiles que l'année dernière. Buchs s'en tira avec sa maîtrise habituelle, et bientôt nous fûmes réunis sur l'arête terminale, au point où j'avais été arrêté. Nous dûmes constater alors que le gendarme est aussi inaccessible à deux qu'à un seul, car même soulevé, on n'y trouve aucune prise. Les dalles de gauche étaient toujours bien lisses mais, attaché à Edouard, je pouvais les affronter. Ce passage est intéressant: on repose, par le bord des semelles, sur la tranche horizontale d'une plaque; les bras tendus en haut, on s'accroche du bout des doigts à une autre saillie pareille et on tâche de s'y hisser. Dans des endroits comme celui-là, on est heureux de descendre du singe. Au bout d'un instant, j'avais rejoint l'arête et Buchs me suivait. Solidement établi dans une anfractuosité, je tirais la corde à mesure qu'il avançait; le cas échéant, j'étais sûr de le retenir. Voilà le premier gendarme tourné; quant au second, ce n'est qu'une apparence vue d'en bas.

A partir de cet endroit, l'arête du Capucin est complètement en ruines. C'est un entassement de blocs sans cohésion, on ne voit nulle part de rocher en place. Le plus souvent, une pierre unique forme toute la largeur de l'arête; comme elle est branlante, il vaut mieux s'y glisser à genoux; si les deux genoux n'ont

pas place, l'une des jambes pend dans le vide. Je prends des précautions infinies pour ne pas envoyer des pierres à mes hommes. Quand j'ai trouvé une position solide, Buchs me rejoint et, quand il est solide lui-même, je repars. De cette façon, il n'y a absolument aucun danger; j'éprouve une sécurité parfaite et suis tenté de m'écrier, comme l'ingénieur gascon admirant la Tour Eiffel: « Plus solide que par terre! » — Mais, à cet instant même, un frisson court dans tous mes membres: j'étais bien calé et me retournais pour appeler Buchs, lorsque, à côté de lui, j'aperçois Boschung.

Transgressant mes ordres, il était monté derrière nous, seul, sans corde, lui qui n'a qu'une main! Ce n'est pas le moment de gronder, d'ailleurs nous touchons le sommet.

A 2 heures, nous y sommes (fig. 10). Je montre à Albert combien grave est l'imprudence qu'il vient de commettre: « J'admire votre courage, lui dis-je, mais vous êtes père, l'unique soutien de votre famille. Et pensez aussi à moi. Si vous étiez tombé, toute la Gruyère m'eût reproché votre mort; personne n'eût songé que vous m'aviez désobéi. » — Albert me comprend, me demande pardon et nous échangeons une poignée de mains que je n'oublierai pas.

Alors nous hélons nos camarades qui, tout là-bas, agitent leurs chapeaux et répondent à nos cris. Le sommet est si étroit que nous devons rester les uns devant les autres. D'un côté, c'est la pente rapide qui aboutit à la crevasse, de l'autre, l'à-pic immense. Tout au fond, les pâturages du Lappé et de Féresimaz, la grande forêt qui, dans le haut, se confond avec le « pierru ». Un troupeau noir et blanc émaille l'herbe verte, le tintement de ses clochettes monte, affaibli, dans l'azur sans nuage. Au fond de mon cœur chante la joie du succès.

Nous élevons un steinmann et y plantons une petite perche surmontée d'une bouteille que le soleil fait briller. Avec sa jumelle de chasseur, Albert distingue du monde devant le chalet du Lappé: c'est mon ami Gendre, inspecteur des forêts, avec sa famille. Ils nous ont vus et leurs mouchoirs s'agitent. Je m'avance

tout au bout du sommet: au delà d'une entaille effrayante, la Dent de Ruth se dresse dans toute sa majesté. Et penser que je suis descendu de nuit par les couloirs vertigineux qui rayent sa face gauche. Mais le temps passe; je dépose dans le cairn la petite boîte contenant nos noms, et puis il faut partir.

Puisque, grâce à la témérité d'Albert, nous sommes trois, profitons de cet accroissement de forces et essayons de regagner l'échelle en traversant obliquement la face bernoise. Le rocher est en gradins renversés, mais il y a quelques creux où le pied peut se loger, quelques touffes de gazon. Nous sommes encordés, je vais devant, puis vient Albert, Edouard ferme la marche, un seul bouge à la fois. D'en bas, Olivier nous fait signe que nous sommes dans une voie sans issue, mais en réalité c'est beaucoup moins mauvais que ça n'en a l'air.

Nous voici à l'échelle. Je la descends et, parvenu à la console, je grimpe le long de la corde qu'Olivier me tend. Quand Boschung arrive à l'échelle, il s'est détaché, de sorte que la corde vient tout droit de Buchs à moi. Au lieu de se tenir aux montants, comme je l'ai fait, cet incorrigible Albert descend l'échelle debout, tenant à peine la corde de sa seule main! Je veux l'arrêter, mais Olivier, qui tient la corde avec moi me donne un coup de coude: « Dites rien »! et je comprends qu'il a raison. Ce doit être comme pour les somnambules; si on leur parle, ils tombent. L'instant d'après, nous sommes réunis sur l'arête, tous sains et saufs, grâce à Dieu. Les mains se serrent, nos camarades nous félicitent, MM. Gavillet et Schmidt exultent littéralement. Ma joie, à moi, est plus calme, mais profonde, inexprimable.

L'échelle va rester là pour nos successeurs¹ jusqu'à ce que le temps, qui n'épargne rien, la désagrège ou la précipite dans l'abîme.

Avec celles de la Pucelle et celle du Grenadier, c'est la quatrième échelle que je laisse dans les rochers de la Gruyère.

¹ L'ascension du Capucin a été refaite, en effet, une fois ou deux, pendant que notre échelle était là et par la même route que nous. Depuis que mon échelle a disparu, personne n'en a remis.

Quand, plus tard, je repasserai dans leur voisinage, je ne pourrai m'empêcher de les regarder avec émotion.

Tandis que nous descendons vers Abläntschen, plus heureux que l'année dernière, Olivier me dit à voix basse: « J'ai cherché à retenir Albert, mais il m'a répondu que si je ne le descendais pas à la console il y sauterait tout seul ! »

LE GROSS-TURM

(11 août 1904)

Pendant que je préparais l'ascension de la dernière Pucelle, il m'arriva d'en causer avec l'un des plus forts et des plus sympathiques parmi nos vieux grimpeurs. Ami avant tout, M. Raymond de Boccard commença par me gronder gentiment, mais le montagnard passionné reprenant le dessus, il ajouta: « Si encore il s'agissait du Gross-Turm, autour duquel nous avons tant rôdé sans pouvoir l'atteindre. » Je ne fis pas semblant d'entendre, mais je me promis que cette allusion ne serait pas perdue. En effet, déjà en descendant de la Pucelle, j'en parlai à Rime.

La plus belle partie, peut-être, de la chaîne des Gastlosen c'est le groupe des Sattelspitzen, compris entre le col du Wolfsort¹ et celui de la Fourche. Immédiatement au N.-E. du premier, se trouvent les deux pointes de la Birrenfluh (2075). Au S.-W. du second, commence la série des petites Sattelspitzen ou Sparren, pointes aiguës, très nombreuses. Entre ces deux groupes, l'arête s'élève brusquement et forme quatre tours massives dont l'ensemble s'appelle l'Oberberg. La plus orientale des quatre est le GROSS-TURM, et les avis étaient partagés, dans le pays, sur la question de sa virginité. M. de Boccard, qui a beaucoup chassé le chamois dans cette région, affirmait que personne n'était allé au Gross-Turm, et c'était aussi l'opinion d'Albert Boschung à qui j'allai en causer. « Si quelqu'un y est allé, me dit-il, c'est Edouard Buchs; je vais le lui demander. »

¹ Ainsi nommé depuis que le grand-père de M. Napoléon Niquille, de Charmey, y a rencontré un loup(?). En patois, ce col s'appelle Perte du Pré.

Edouard Buchs, de Bellegarde, petit, trapu, déjà d'un certain âge, fut en son temps un excellent chasseur de chamois. C'était l'un des compagnons habituels de M. de Boccard. Il répondit qu'il était allé au Gross-Turm et qu'il nous y conduirait volontiers.

Nous partîmes donc les quatre: Olivier, Buchs, Boschung et moi, le 11 août. Nous remontâmes le Petit-Mont, traversâmes la chaîne au Pré et gagnâmes l'arête de l'Oberberg par un couloir bernois, dont j'avais fait la connaissance un mois auparavant, et qui nous fit aboutir entre la première et la seconde cime. Pour continuer vers l'est, il faut traverser le sommet d'un contrefort par un trou fort peu large et très curieux (fig. 11). On passe ensuite, presque sans redescendre, sur la deuxième et la troisième pointes; je connaissais ce trajet, ayant fait, le 9 juillet avec Olivier, la série complète, Birren comprises.

Quand on est à l'extrémité orientale de la troisième pointe, on a devant soi une coupure de l'arête, pas très large mais profonde et flanquée de part et d'autre de couloirs vertigineux. De l'autre côté, s'élèvent des clochetons secondaires immédiatement suivis du Gross-Turm (fig. 12). — « Ah, c'est là que vous voulez aller, s'écria Buchs, en allemand. Oh, non, je n'y suis pas allé; je ne crois pas qu'on y parvienne. » — Ces mots entrèrent dans mon cœur comme un baume: j'avais donc encore une pucelle devant moi et accompagné comme je l'étais, la victoire était certaine. Ma joie était communicative, nous nous mimas immédiatement à combiner notre plan d'attaque.

Il ne serait pas difficile de descendre dans l'entaille avec une corde, mais la face opposée n'offre que des prises insuffisantes. Du côté bernois, le Gross-Turm présente une coulisse gazonnée qui doit être très facile, mais, pour en atteindre le pied, il faudrait descendre, au bout d'une corde très longue, dans le couloir de droite et, une fois au niveau voulu, se balancer comme un pendule jusqu'à ce qu'on atteigne le bord opposé¹.

¹ J'ai vu, depuis lors, que j'avais été victime d'une illusion: en réalité, le couloir gazonné peut être atteint assez facilement, à partir de l'entaille, en se laissant glisser sur une dalle, assez raide par exemple et bien étroite. On peut alors monter aux Clochetons et au Grand sommet: je l'ai fait le 24 août 1915.

Mais un autre chemin avait aussi attiré notre attention: la façade fribourgeoise n'est pas immédiatement à pic, en dessous de la coupure qui nous séparait du Gross-Turm. Il y a là un vaste couloir dans lequel j'avais commencé à descendre le 9 juillet. Mais il devient bientôt si rapide qu'il serait imprudent de s'y risquer sans corde, or nous n'en avons pas assez. Aujourd'hui, nous en avons 36 mètres, il faut essayer. Ce sera sans doute plus facile que de l'autre côté. Buchs déclare vouloir prendre la tête et s'attache. Comme il faut lâcher beaucoup, nos cordes sont mises bout à bout. Avec une telle longueur, l'appui de la corde est peu de choses, mais il n'y a pas moyen de faire autrement; nous sommes d'ailleurs trois à tenir. Quand Buchs a atteint une place d'arrêt, je le rejoins; quand je suis solide, Boschung arrive, puis Olivier. Chacun est donc toujours tenu par les trois autres. Dès les premiers pas, d'ailleurs, nous constatons que Buchs est encore le chasseur de jadis: l'âge ne lui a rien ôté de son adresse et de son courage. Il me fait penser à mon vieil ami, François Ruffieux qui, à 71 ans, venait avec moi sur toutes les pointes des rochers de Charmey.

Nous traversons le couloir en écharpe et nous élevons sur une arête qui, tombant des Clochetons, le limite à l'est. De l'autre côté, c'est une vaste combe pierreuse, très rapide, au bas de laquelle s'ouvre le grand à-pic qu'on voit de partout. Nous sommes tous encordés et, suivant les circonstances, nous nous entraïdons diversement. C'est raide, les prises sont minuscules, mais depuis la Pucelle je suis un peu blasé; Boschung grimpe comme un oiseau en se tenant toujours d'une seule main. Lorsque je m'arrête, c'est une jouissance pour moi que de voir à l'œuvre de tels grimpeurs.

Nous avons quitté La Villette à 6 h. $\frac{1}{4}$; à 11 heures nous sommes au sommet. Je suis littéralement fou de joie, ce qui amuse beaucoup mes deux compagnons allemands.

D'ici, de nouveau, la muraille des Gastlosen se présente avec un aspect fantastique: les petites Sattel, à nos pieds, s'élèvent de 200 mètres au-dessus des pâturages; or elles n'ont certainement pas plus de 100 mètres d'épaisseur à la base!

Halte, photographies, steinmann avec nos noms: les formalités d'usage, y compris les signaux dont je suis convenu avec ma famille qui, de Charmey, guette notre arrivée au sommet; à midi et demi la descente commence. Elle s'effectue par le même chemin que la montée et ne présente aucune particularité. A 4 h. nous sommes rentrés à la Villette; ma femme et ma fille m'y attendent et, pendant que, tous ensemble, nous vidons le verre de l'amitié, M. de Boccard passe à bicyclette. Je me précipite et l'appelle. Il saute à terre, entre, et c'est une véritable ovation que lui font ses vieux chasseurs qui ne l'ont pas vu depuis longtemps. Il a quelque peine à croire que nous arrivons réellement du Gross-Turm, et ma femme lui explique comment c'est lui qui m'a donné, sans s'en douter, la première idée de cette ascension. Il s'en excuse d'une façon aussi spirituelle que galante, toutes les mains se serrent et nous nous séparons de nos deux compagnons qui remontent à Bellegarde.

LA ROCHE PERCÉE

Du côté groyérien comme du côté bernois, la « Roche percée » présente une silhouette dissymétrique; son arête terminale est à pic vis-à-vis des Oefenspitzen, tandis qu'elle descend en trois ressauts vers la Waldeggspitze et le col de la Gabel (ou d'Oberberg). Je pensais donc y arriver sans difficultés, de ce côté-là, et, après avoir gravi la Waldegg dans le brouillard, nous abordâmes la Roche par le petit col qui sépare ces deux pointes.

Mais une déception nous attendait: au lieu d'une arête, comme il semble de loin, c'est une face unie qu'on trouve et cette face est coupée par un à-pic et un surplomb. Je parvins à gravir l'à-pic et réussis même à m'installer sur les quelques touffes de gazon accrochées à la dalle qui succède. Mais, de là, je ne pouvais pas atteindre le surplomb et je voyais, d'ailleurs, que, si même je réussissais à en toucher le pied, il serait trop haut pour que je pusse le franchir (fig. 13).

Je redescendis et Buchs essaya de grimper le contrefort rocheux qu'on voit sur la photographie, à droite du second sapin,

tout au bord du grand à-pic. Cette nervure a l'air massive, mais elle ne l'est pas: dès la troisième ou quatrième prise, le roc lâchait et Edouard glissait vers l'abîme. Sans doute, il était encordé et nous l'aurions retenu dès qu'il serait arrivé à notre niveau; jusque-là, il n'aurait pu que se contusionner. Heureusement, il réussit à s'arrêter avant de s'être fait mal.

Il fallait chercher une autre route. Le versant fribourgeois est évidemment inaccessible; nous descendîmes vers cette combe du Heidenloch déjà parcourue en allant au Pfad et aux Oefenspitzen (fig. 14). En gravissant ces dernières, un mois auparavant, nous avions aperçu, dans le flanc de la Roche percée, une cheminée qui semblait devoir conduire au but, à la condition qu'on pût franchir un gradin rocheux assez élevé qui en barre l'entrée. Parvenu à la Fahrkelle, je fis donc couper un sapelot de cinq mètres de long, dont les branches, conservées jusqu'à dix centimètres de la tige, feraient échelle.

Un rebord très mince conduit au pied de la cheminée; la perche, bien qu'appointie à la base, n'y trouve pas d'appui, de sorte que Boschung, accroupi sur l'étroite esplanade, est obligé de la tenir dans ses bras, tandis que Buchs tâche d'y monter. Derrière eux, la paroi verticale. D'une anfractuosité latérale, où nous sommes *coincés*, Ruckstuhl¹ et moi tenons les cordes qui nous unissent respectivement à chacun de nos guides. A mesure qu'Edouard s'élève, l'aide que je pourrais — le cas échéant — lui donner d'en bas, devient plus illusoire. Nous ne le voyons pas, mais les recommandations fréquentes qu'il adresse à Albert, la lenteur avec laquelle sa corde monte, nous disent assez la peine qu'il a.

Nous sommes au 5 octobre 1907; le vent, très fort, nous enveloppe de nuées; une pluie froide, mêlée de neige, lubrifie le rocher, mouille les genoux, gèle les doigts. Ruckstuhl me représente l'imprudencé qu'il y a à persévérer dans de telles condi-

¹ Mon élève, M. Ernest Ruckstuhl, licencié ès sciences, qui explorait alors la chaîne des Gastlosen, en vue de sa thèse de doctorat. Cet excellent grimpeur, calme et fort, joua un rôle actif dans notre campagne de 1907.

tions. Je fais la sourde oreille et, tout à coup, la voix d'Edouard retentit au-dessus de nous: l'obstacle est franchi!

Le cœur plein d'un soulagement immense, j'effectue à mon tour l'ascension de la perche, rendue difficile par l'extrême étroitesse du couloir. Quand j'ai rejoint Buchs, il me raconte que, à un moment donné, le sapelot s'est penché en arrière! Il a dû, en une seconde, le saisir entre les genoux et, avec les deux bras, se *coincer* dans la cheminée.

C'est qu'Edouard n'est pas une plume, or Albert, instable comme il l'était, devait le tenir à bras de levier.

Je porte toujours, roulée autour de la taille, une cordelette de dix mètres: on ne sait pas ce qui peut arriver. Avec son aide et celle d'une ronce qui se trouve à point, nous fixons le sapin par le haut, pour qu'il ne glisse pas, quand le dernier montera.

C'est Ruckstuhl. Le voilà, quittant son poste d'attente, longeant la vire étroite et arrivant au pied de la cheminée. Il se détache d'avec Albert, prend la corde que je lui ai lancée et, posant un pied sur les genoux de Boschung, commence à grimper la perche. D'en haut, je le tiens, je le vois bien, je surveille tous ses mouvements.

Tout à coup, le sapelot échappe à l'étreinte d'Albert, bascule sur une saillie du roc et lance en l'air sa moitié inférieure qui porte Ruckstuhl à califourchon!

Je tends la corde et, avec une présence d'esprit remarquable, mon élève comprend tout de suite: le danger, pour lui, est de tourner autour de la mince perche qu'il chevauche et de tomber en dessous d'elle. Ma corde le tire à gauche, il se penche à droite et demeure en équilibre. Alors, avec le plus grand sang-froid, il fait une chose très difficile: se soulevant sur les poignets et écartant les jambes, il franchit l'un après l'autre les bouts de branches laissés comme échelons et arrive en haut, à côté de moi. Comique après avoir été admirable, il me montre son fond de culotte... sans un accroc.

A la descente, la corde double remplace l'arbre. Il est resté en place et devenu tout blanc. On le voit bien quand on passe au pied des rochers.

L'EGGTURM

Le dernier massif de la chaîne, entre le col de la Gabel et la Jogne, constitue les « Gastlosen proprement dites ». Le reste a été conquis par les Fribourgeois exclusivement ; ici, les Bernois entrent en ligne. M. Hans König, de la Section bernoise, a fait, dans ce massif, deux expéditions : l'une à Pentecôte 1903, en compagnie du Dr Walter Bühlmann, de la Section Emmenthal, l'autre, en juin 1905, avec M. Auguste Gysi, de Berne¹.

La première fois, (31 mai 1903) nos collègues — ayant cinquante mètres de corde, des crampons, des espadrilles, — partirent d'Abläntschen et firent l'Eggturm, le Daumen, la Katze, le Turm, la Gastlosenspitze et le Chemigupf. Ils ne trouvèrent de traces antérieures que sur la Gastlosenspitze, d'où ils conclurent que c'est là, et non au Marchzahn, que C. Montandon était allé, en 1890. La chose est aujourd'hui avérée.

Le 19 juin 1905, M. Hans König revint aux Gastlosen. L'impression qu'il avait remportée de sa première campagne était telle que lui et son compagnon, grimpeurs émérites, ne crurent pas devoir réaborder nos rochers sans une préparation spéciale : durant plusieurs semaines, ils s'exercèrent à grimper aux cordes et aux perches, ils essayèrent tous les systèmes d'encordage. Ils se munirent, cette fois, de 60 mètres de corde, de fiches en fer et de dix cercles en corde. Tout simple qu'il soit, ce dernier engin est extrêmement ingénieux : il permet de s'affaler le long de la corde, sans avoir besoin de personne pour la tenir. En effet, on accroche l'anneau à une saillie du roc, on y passe la corde, on la tient en double et, une fois en bas, on peut la retirer pour s'en servir plus loin ; l'anneau seul est perdu.

Dans cette seconde expédition, et en un jour, ces Messieurs atteignirent les cinq sommets des Marchzähne, dont l'un était vierge, plus la Pyramide, le Petit Grenadier et la Glatte-Wand,

¹ M. König a fait de ces ascensions un récit très intéressant, dans le *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, vol. de 1905-1906, page 142. C'est là que je puise mes informations.

cimes inviolées également. D'ailleurs, M. König le remarque avec autant de justesse que de modestie, ces termes « vierge », « inviolées », doivent s'entendre en ce sens que lui et ses compagnons furent les premiers touristes qui gravirent ces pointes. On ne saurait affirmer qu'aucun chasseur n'y a passé avant.

Quand on aborde les Gastlosen par le côté bernois, ce qui frappe tout d'abord, ce sont les *Schnüre* (fig. 15). Il y en a quatre, au moins, elles montent doucement, on se dit : Voilà le chemin ! Telle est, en effet, l'impression qu'eurent MM. König et Bühlmann, à leur premier voyage. Pourtant, quand on y regarde de plus près, un triage se fait : la plus occidentale de ces voies, large et boisée, ne conduit pas aux cimes ; c'est le chemin de la Gabel. La seconde est, sans doute, inaccessible d'en bas ; elle semble interrompue et, d'ailleurs, elle débouche très bas, dans la paroi même de l'Eggturm. Quant à la plus orientale — la Kleine Schnur — elle atteint l'arête entre la Pyramide et le Daumen, ce qui serait fort bien, mais ces Messieurs la crurent impraticable. Ils optèrent pour celle qui débouche immédiatement à l'est de l'Eggturm : la Grosse Schnur.

Les *Schnüre* traversent la muraille de part en part et affleurent, par conséquent, des deux côtés. C'est ainsi qu'à la vire bernoise, choisie par nos collègues, correspond, dans le versant fribourgeois, une écharpe d'accès facile que Boschung me fit connaître, le 2 septembre 1905. Ayant atteint l'arête, par l'une ou l'autre de ces deux voies, on trouve, du côté d'Abläntschen, un banc gazonné très étroit, suivi d'une grimpe facile. Ces Messieurs de Berne furent les premiers touristes à suivre ce chemin, connu depuis longtemps des chasseurs et toujours pratiqué depuis.

LE DAUMEN

De retour au col (1895 m.), ils suivirent un banc gazonné et buissonneux, qui, descendant à peine dans le versant fribourgeois,

évite les gendarmes de l'arête et conduit au pied d'une cime qu'ils appelèrent Daumen. A travers de grandes difficultés, ils escaladèrent, Bühlmann le premier, la face nord-ouest de ce « Pouce du Diable ». Elle est formée de gradins élevés, très ébouleux, et se termine par une encognure en cheminée. Parvenus au sommet, les ascensionnistes durent reconnaître qu'ils s'étaient donné une peine inutile: l'arête nord-est, rapide mais gazonnée tout le long, eût été bien plus facile et, pour en atteindre le pied, ils n'auraient eu qu'à suivre encore le banc confortable qu'ils tenaient. Se promettant de mieux explorer, à l'avenir, ces Messieurs regagnèrent l'arête (p. 1916), par les gazons du nord.

LA KATZE

Au point où ils font halte, nos collègues ont devant eux, vers le N.-E., deux cimes. C'est d'abord, greffée dans l'à-pic de gauche de façon à laisser l'arête suivre son pied oriental, une petite aiguille dont l'extrémité bifide ressemble aux oreilles d'un chat. C'est ensuite, droit en face et barrant l'arête, une grande masse triangulaire.

La première est la Katze (fig. 16), laquelle ne dépasse que d'une trentaine de mètres le palier herbeux auquel on est amené. Mais ces trente mètres ne sont pas faciles. On commence par un petit couloir gazonné, qui amène à cette encoche pourvue de buissons, que la photographie montre tout à droite. De là, il faut tendre, en ligne directe, vers l'oreille orientale, à moins qu'on ne préfère enjamber la grande dalle qui occupe le milieu de la face. Dans les deux cas, on monte jusqu'à la fente qui sépare l'oreille de cette bosse rocheuse, située à sa droite et que nous appelons le nez. Vue de ce point, la dalle paraît surplombante et la cheminée qui mènerait droit en haut l'est aussi. M. König — dont le récit est un peu vague — dit, en effet, que, dès l'abord, ils rencontrèrent un surplomb. Comme il ajoute qu'ils firent la courte échelle pour se trouver, finalement,

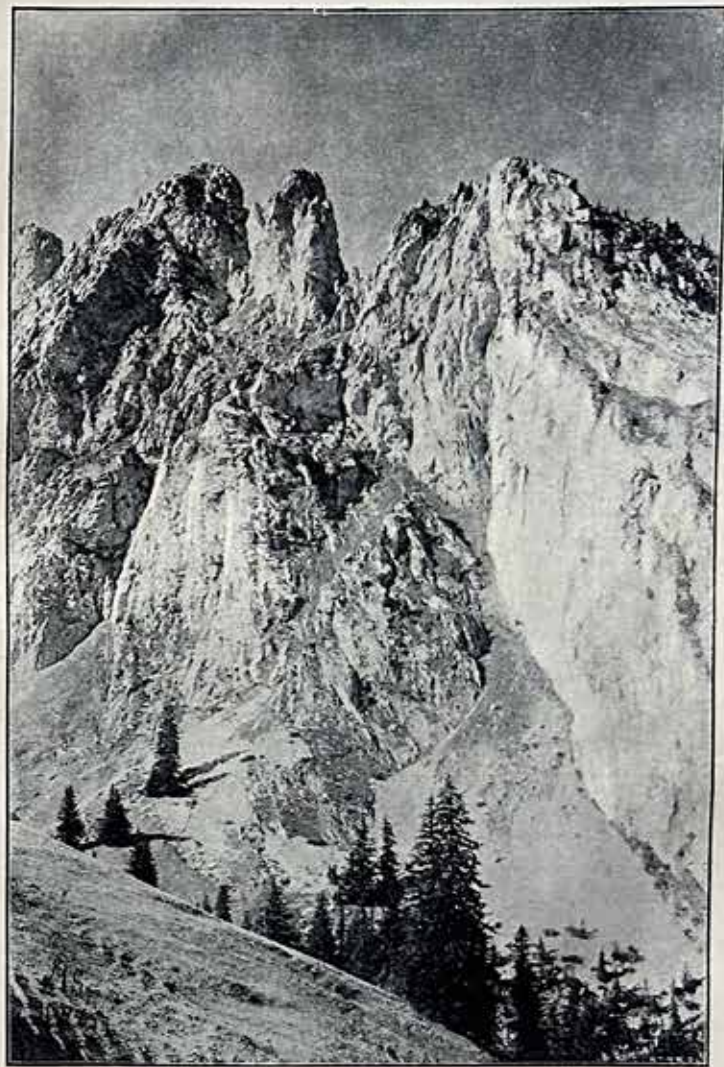


Fig. 14. — Oefenspitzen, Roche percée et combe du Heidenloch
(Cliché Gornikiewicz)



Fig. 15. — Les «Schnüre» des Gastlosen

(Cliché Gornikiewicz)

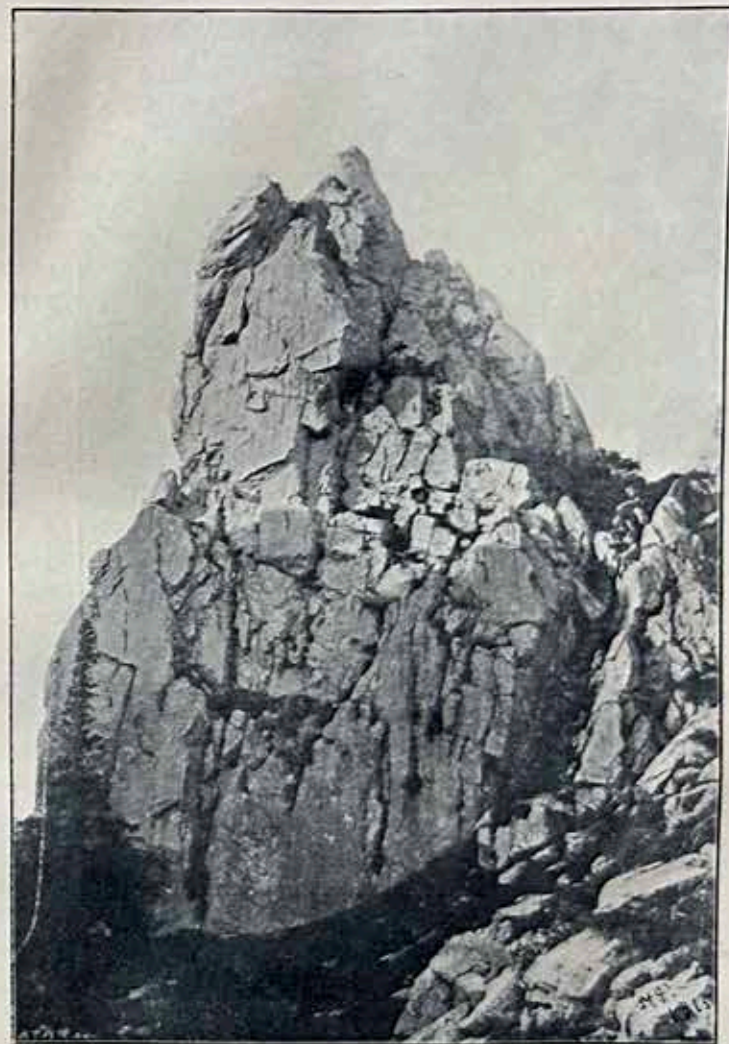


Fig. 16. — La Katze

(Cliché Gornikiewicz)

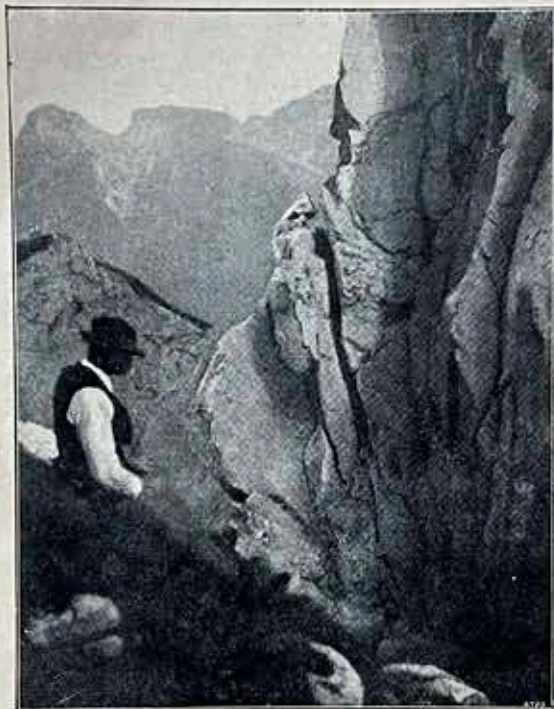


Fig. 17. — La fissure du Sätteli.

(Cliché Girard)

dans un couloir cylindrique et très raide, il faut conclure qu'ils choisirent la « route » directe.

Avec Buchs — le 17 octobre 1910 — je pris l'autre itinéraire : ayant atteint la fente, mon guide attacha une pierre à l'extrémité de sa corde et la lança par-dessus l'entaille, entre l'oreille et le nez. J'avais attendu dans l'encoche ; je descendis, le long d'une petite vire, dans la face fribourgeoise, jusqu'en dessous du point où la corde pendait et m'y attachai. Si Edouard glissait, il demeurerait suspendu, car le frottement joint à mon poids immobiliserait la corde. Ainsi assuré, Buchs rampa en travers de la dalle, atteignit la minuscule cheminée de gauche puis l'infractuosité qui sépare les deux oreilles. Arrivé là, il donna le signal convenu ; je me détachai, regagnai l'encoche et — avec l'aide de la corde, qu'il avait retirée et m'avait lancée — fis le même chemin que lui.

M. König dit que, Bühlmann ayant atteint la cime, la pluie vint, ce qui l'empêcha lui de monter. C'est en toute hâte qu'il dut, au contraire, redescendre jusqu'à une place un peu commode, afin d'assurer le retour de son compagnon. Ces Messieurs n'employèrent donc pas d'anneau de corde pour la descente. Il semble d'ailleurs qu'ils n'en avaient pas, lors de cette première expédition. Celui que j'ai trouvé, passé à l'oreille orientale, venait donc de quelqu'un d'autre. Il était pourri, je le laissai en place et en fis un autre, qui nous permit de redescendre facilement, par le « chemin » direct.

LA PYRAMIDE

C'est la masse triangulaire que nos collègues de Berne avaient devant eux, quand ils étaient au pied de la Katze. Ils prirent cette cime pour le Marchzahn, but principal de leur expédition, et, sans explorer mieux qu'au Daumen, s'attaquèrent à elle de but en blanc. Ses faces bernoise et fribourgeoise sont à pic, son arête sud-ouest est large, arrondie, luisante, sans aucune prise. Nos grimpeurs, munis d'espadrilles, s'y essayèrent, à tour

de rôle, pendant une heure, pour gagner à peine vingt mètres, lorsqu'un ressaut les arrêta définitivement.

Deux ans plus tard, König y revenait, cette fois, avec un grimpeur tout à fait émérite : mon ami Auguste Gysi. Partant du chalet de l'Obere Gastlose, au versant oriental, ils atteignirent bientôt la Gratlücke, c'est-à-dire le point bas qui sépare la Gratfluh du massif des Chemigüpfle. De ce point, en regardant vers le sud-ouest, on distingue dans le lointain un contrefort qui se détache de la paroi fribourgeoise. Entre elle et lui il y a donc un petit col que ces Messieurs nommèrent le Sätteli. Comme le contrefort est presque aussi haut que l'entaille, je lui donne le même nom. Descendant du côté fribourgeois, ils gagnèrent la base des *Marchzähne* et gravirent le plus occidental des deux couloirs gazonnés qui sillonnent leur muraille. Vers le haut ce couloir dégénère en une cheminée rocheuse et noire, obstruée à son sommet par un gros bloc. Nos collègues crurent un instant ne pas pouvoir aller plus loin, mais, entre la roche et le bloc, il y a un trou, phénomène fréquent dans les Gastlosen. Au moment où König s'engageait dans cette ouverture, une pierre énorme se détacha. Heureusement que Gysi était collé à la paroi de la cheminée : son rucksack fut seul atteint. L'instant d'après, ces Messieurs étaient au Sätteli.

Vue de ce point, la Pyramide émergeant d'une immense combe rocheuse est très imposante. Pour l'atteindre, on longe d'abord une fissure qui raye la paroi, sur la gauche du col et, atteignant le versant opposé, descend dans la combe (fig. 17)¹. C'est, alors, une cheminée étroite et oblique, qui ne peut être descendue qu'en corde double. Heureusement que, à l'origine même, se trouve une tête rocheuse qui se prête bien à l'ancrage. Pourtant, sa face postérieure est tranchante : lorsque — le 31 juillet 1909 — Buchs y plaça notre corde, il interposa son mouchoir de poche. Vers le bas, il n'y a plus qu'une fissure insignifiante ; il faut descendre le long de la paroi, c'est-à-dire dans le vide.

¹ J'ai pris cette vue (avec le portrait de Buchs), des flancs de la Pyramide, le 31 juillet 1909.

La corde vous amène au niveau où la paroi des *Marchzähne* dégénère en entonnoir ; l'arête de la Pyramide est de l'autre côté de la combe. Il faut donc longer le bord supérieur de cette dernière et, pour cela, quitter la corde. Mais gare : la cheminée étant oblique, l'ancrage est loin à gauche ; si vous abandonnez votre corde à elle-même, elle ira pendre sur la verticale de son point d'appui et vous ne pourrez plus l'atteindre. Or, sans corde, pas moyen de sortir d'ici. Nous eûmes soin, Buchs et moi, de fixer par des pierres l'extrémité de la nôtre.

Les parois de la combe sont couvertes de débris ; quand on passe, c'est une véritable avalanche qui roule dans l'abîme, avec une odeur de soufre. Mais, une fois là, le succès est assuré. Nos collègues donnèrent le nom de « Lücke », encoche, au point qu'ils venaient d'atteindre, entre les *Marchzähne* et la Pyramide. Une « lanche » — comme on dit à Château-d'Oex — c'est-à-dire un banc de gazon, à peine interrompu de gradins rocheux, monte sur l'arête nord, jusqu'au sommet. — Comme le *Dahmen*, la Pyramide, inaccessible par le sud-ouest, est relativement facile du côté opposé.

LE PETIT GRENADIER

Les Gastlosen sont le pays des surprises : à peine arrivés au sommet de la Pyramide, nos collègues de Berne aperçurent, tout près d'eux, bien que plus bas et se détachant de la paroi orientale, une aiguille qu'à sa forme recourbée ils reconnurent pour le Petit Grenadier.

Redescendre au col et franchir l'arête latérale, aiguë mais non difficile, fut l'affaire d'un quart d'heure, et ils avaient conquis une cime de plus¹. La paroi verticale des *Marchzähne*, s'élève à 50 mètres au-dessus d'eux ; derrière leur talons, la chute, également verticale, est de 250 mètres. Une coupure

¹ Le 31 juillet 1909, je mis cinq minutes, seulement, du sommet de la Pyramide à celui du Petit Grenadier. Cette pointe avait déjà été atteinte, en 1888, à la chasse, par Albert Boschung et Edouard Buchs.

large et profonde les sépare du Grand Grenadier qui est un peu plus haut que le petit.

LES MARCHZÄHNE

Le 24 juin 1904, j'avais rendez-vous avec Olivier, mais, en arrivant à Charmey, je le trouvai dans le deuil. Il venait de perdre un proche parent et ne pouvait m'accompagner. Je poussai jusqu'à Bellegarde et fis appeler Albert Boschung que je connaissais de réputation : chasseur et grimpeur émérite, c'était le compagnon habituel de mon ami Georges. Boschung aussi me connaissait de nom : le bruit de notre ascension à la Pucelle était venu jusqu'à lui. D'emblée, il me proposa de faire le *Marchzahn*, cime qu'on disait difficile et que lui seul avait atteinte, à la chasse, en septembre 1901. Mon ascension (25 juin) est donc la seconde en date et la « première par touriste », comme disent nos collègues de Berne. Les Marchzähne forment, dans leur ensemble, une masse carrée, en saillie sur le reste de la chaîne, du côté fribourgeois. Deux couloirs gazonnés parallèles, très raides et coupés de gradins, traversent la paroi en écharpe, de gauche à droite, à partir des « fiéchis ». Nous primes celui du nord-est et, à part un point où le couloir dévie en baionnette, à la rencontre d'une « côte » saillante, nous n'eûmes pas de difficultés. Mais la pluie menaçait : nous dûmes nous borner au sommet principal, sur lequel j'édifiai un « cairn ».

L'année suivante (le 19 juin), les Marchzähne eurent la visite de MM. König et Gysi. Voulant aller à la Pyramide, ils avaient atteint le Sätteli et suivirent les gazons faciles qui mènent entre les cimes III et IV. Quelques gradins et on est au sommet III, qui est le principal. On n'a, alors, qu'à suivre l'arête, vers le S.-W., pour atteindre successivement les cimes II et I ; cette dernière domine le Sätteli.

Moins faciles sont les deux pointes septentrionales, IV et V. La première, séparée du grand sommet par un col gazonné, se présente comme une paroi, haute de dix mètres. Ces Messieurs

la crurent inaccessible. Elle ne l'est pas : quelques prises — bien petites, il est vrai — conduisent à un rebord — étroit, mais saillant, tout de même — qui monte de droite à gauche, jusqu'à l'arête culminante.

Pour éviter cette paroi, nos collègues prirent un chemin plus difficile encore : ils se lancèrent dans l'immense à-pic de droite et, le traversant en biais, atteignirent l'arête par l'autre bout. Ils étaient sur la cime IV, que Georges de Gottrau (de Fribourg) avait atteinte déjà, par la voie directe, en octobre 1904.

Mais il restait encore un dernier créneau, plus septentrional : le sommet V, et celui-là était vierge. Pour l'atteindre, il faut descendre en corde double, dans une entaille qui sépare ce sommet du précédent ; on trouve, alors, une voie qui conduit droit au but. C'est ce que je fis, avec Buchs, le 31 juillet 1909. Nos collègues de Berne prirent un peu trop à droite, ce qui les amena au-dessus d'un contrefort décharné. Ils durent fixer un de leurs anneaux et à celui-ci une corde de 30 mètres à laquelle König se lia. Retenu par cet appui et par la corde que son compagnon avait en mains, il s'affala sur quinze mètres de hauteur, pour atteindre l'encoche. Installé sur la première des trois aiguilles qui suivent, il surveilla la descente de son partenaire, après quoi une petite cheminée les conduisit à la cime. Le retour s'effectua par le même chemin, grâce à la corde laissée en place, sans quoi il eût probablement été impossible¹.

LES « TURM »

Je l'ai dit, les Marchzähne forment un bloc en saillie dans le versant fribourgeois. Après leur extrémité nord se trouve un « rentrant », qu'on ne saurait qualifier de couloir, et à la surface duquel serpente un « chemin » formé de vires étroites, étagées, que relie des cheminées minuscules. Cette pente

¹ Le chemin qui conduit de IV à V est à peu près visible sur la seconde photographie de la page 77 des *Alpes fribourgeoises*, cliché dû, comme tant d'autres de nos montagnes, à Georges de Gottrau.

aboutit à l'arête culminante, tranchante, ici, et hérissée de clochetons aigus.

Exactement à l'endroit où conduit la grimpe, il y a un trou dans l'arête. Quand on l'a traversé on se trouve sur un élargissement produit par l'implantation d'une crête secondaire qui s'avance du côté bernois. Au nord de l'intersection, un obélisque bien individualisé est facile à gravir. Au sud, une nervure saillante à l'ouest, se termine par un bloc isolé qui a la forme d'un fer de lance. L'ayant gravi, le 20 août 1917, Buchs et moi le baptisâmes *Petit Turm*. En effet, ce n'est pas le *Turm proprement dit*. Ce dernier est un bloc situé au bout de la crête secondaire et la dépassant à peine. L'arête elle-même ne peut être suivie que difficilement : il faut prendre à flanc du côté nord et on atteint, presque de niveau, la masse terminale sur laquelle je ne sais qui a peint une flèche jaune.

Le Turm avait été atteint, à une époque indéterminée, par les chasseurs de Bellegarde, Boschung entre autres. MM. König et Bühlmann en firent, à Pentecôte 1903, la première ascension par touristes.

LA GASTLOSENSPITZE

Cette cime, bien que n'étant pas la plus facile de la chaîne¹, a été la première gravie. C'est le 6 avril 1890 que M. C. Montandon (de la Section bernoise), accompagné de MM. René König (de Berne) et R. Thomass (de Strasbourg), atteignit ce sommet qu'il crut être le Marchzahn².

Ces Messieurs partirent d'Abländschen, mais, voyant tout de suite que l'ascension était impossible de ce côté, ils décidèrent d'explorer l'autre et, pour ce faire, gagnèrent la crête de la chaîne, dans l'ensellement qui sépare la Gratfluh des Chemigüpf. Ils descendirent, alors, sur le versant fribourgeois, encore

¹ La Dent de Combettaz, la Corne Aubert et la Wandfluh sont, incontestablement, plus faciles. Je ne parle pas de la Gratfluh, qui n'est guère qu'un avant-mont.

² Récit de M. C. Montandon, dans le *Jahrbuch* de 1890-91, p. 410.

blanc de neige, par les vires qui contournent le pied des Chemigüpf et de la la Glattewand, ce qui les amena au « rentrant » décrit à propos des Turm. Les gradins de celui-ci sont étroits ; ils étaient emcombrés d'une neige peu stable, verglassée par places, beaucoup moins faciles qu'en été.

Partis d'Abländschen vers neuf heures, ces Messieurs atteignirent le sommet du « couloir », c'est à dire l'entaille qui mène au Turm, à deux heures. Mais arrivés là, ils se demandèrent où était le Marchzahn, but de leurs efforts. Il leur sembla — très justement — que ce devait être la pointe du sud. Mais, pas possible de l'atteindre : ils en étaient séparés par l'à-pic du sommet V et le chemin difficile qui enjambe le IV. Pour comble de malheur, un bout de branche planté dans une fissure du roc leur prouva qu'un autre avait été là avant eux.

Dans l'impossibilité d'aller à droite, les ascensionnistes tendirent vers la cime de gauche. Montandon, tenu à la corde, trouva le chemin encore usité : une corniche qui longe le pied de l'arête culminante, puis l'escalade du bloc terminal. Ils étaient sur la Gastlosenpitze à trois heures : pas trace d'une ascension faite avant eux.

Le retour s'effectua par le même chemin et, à huit heures et quart, ces Messieurs étaient rentrés à Abländschen. La cime qu'ils avaient « faite » leur ayant paru la plus haute du voisinage, et comme on croit volontiers à ce qu'on désire, ils se figurèrent avoir fait le Marchzahn. Mais c'est matériellement impossible : Les Marchzähne tournent de ce côté l'à-pic infranchissable de leur sommet V ; si on passe le trou, on peut aller aux « Turm » ou descendre vers le Grenadier, mais il n'y a aucun passage vers la droite. Le chemin que nos collègues prirent, sur la gauche, est le seul qui s'offre, en cet endroit.

LA GLATTEWAND

Descendant de la Gastlosenpitze, en 1903, MM. König et Bühlmann s'attaquèrent à la Glattewand, mais ce fut sans succès. En 1905, le premier, secondé par M. Gysi, y parvint finalement :

Vue de l'encoche qui sépare les deux cimes, la Glattewand ne montre, de toute part, que des faces absolument lisses, ce qui lui a valu son nom. Elle a pourtant un point faible, mais, pour le trouver, il faut s'engager dans la paroi fribourgeoise qui est abrupte, au-dessus d'un à-pic de plusieurs centaines de mètres. Dans ces conditions, l'aide fournie par la corde mutuelle est illusoire, aussi nos collègues, prudents comme le sont les vrais courageux, fixèrent-ils leur corde de réserve à une saillie du roc et König, qui devait prendre les devants, s'y attacha, tandis qu'une seconde corde l'unissait à son compagnon qui, lui, n'avait pas d'ancrage fixe. Ayant mis ses espadrilles à semelles de chanvre, König descendit quelque peu, en se collant au rocher. Quand il eut avancé de cinq mètres environ, dans la paroi, il aperçut, au milieu de celle-ci, une fissure de cinq à dix centimètres de large, qui allait jusqu'en haut. Il put l'atteindre et y engager un pied, mais il restait six mètres à gravir. Quelques prises, toutes petites et qui ont l'air peu solides ; si une seule lâche, le grimpeur tombe à la renverse dans le vide et, si le choc déracine le compagnon qui, probablement, n'est guère solide non plus, voilà nos deux hommes suspendus en grappe, avec l'obligation, pour celui qui était devant et que la corde fixe retient, de grimper à celle-ci, en hissant après lui son camarade, puisque celui-ci n'est attaché que par l'entremise du premier!

König tira de la fissure rocheuse un parti très ingénieux, mais qui suppose force et endurance : la main ouverte, il y plongea le bras droit, puis ferma le poing, ce qui le fixait comme dans une boutonnière. Ainsi retenu, et le pied gauche « à l'étrier » dans la fente, il put ramener le pied droit, le loger dans la fissure, au-dessus de l'autre, et de la sorte s'élever un peu. Cette manœuvre dut être répétée, puis les prises devinrent meilleures et, après une traction rampante, sur le rebord terminal, la cime était conquise!¹

¹ Au retour, nos collègues descendirent en corde double, dans l'encoche en face de la Gastlosenspitze et leur exploit — montée et descente par le même chemin — a été renouvelé, en septembre 1909, par MM. Duriaux et Dreyer (de Fribourg) et Dousse (de Bulle), accompagnés de leurs femmes (fig. 18). Le même jour, M^r et M^{me} Duriaux firent la Katze.

LE GRAND GRENADIER

Après les ascensions que je viens de raconter — et celle du Chemigupf, dont il sera question plus loin —, une seule pointe restait invaincue, à savoir cet obélisque colossal qui, détaché de la paroi orientale par une coupure profonde, surgit dans le vide comme une apparition, au moment où, venant du Stillwasser, on atteint la crête de la chaîne. C'est en allant au Marchzahn que je le vis pour la première fois, et, tout de suite, la forme en « bonnet à poils » de sa partie culminante me le fit appeler *Grenadier* (figure du titre). Or, le 1^{er} juillet 1905, M. König écrivit dans l'*Alpina* que le Marchzahn, quoi qu'on en dit, n'avait jamais été atteint. Cela me surprit fort et mon étonnement fut partagé par Gottrau qui était allé, lui aussi, au Marchzahn, en septembre 1904. Nous nous mîmes en rapport avec M. König et il apparut que le terme de « Marchzahn » ne signifiait pas la même chose pour lui et pour nous. Il y avait deux « Marchzahn », celui des Fribourgeois, cime culminante dont j'ai dit les ascensions, et celui des Bernois qui n'était autre que l'obélisque d'aspect inaccessible que j'avais entrevu.

Pour mettre fin à cette équivoque et fixer dans son ensemble la nomenclature du massif, nous nous réunîmes à Berne le 4 août 1905, M. le colonel Held, directeur du Bureau topographique fédéral, MM. Paul Montandon, Hans König, Auguste Gysi, Georges de Gottrau et moi. Georges avait tiré de sa superbe collection de photographies inédites quelques vues propres à fixer les idées et nous tombâmes d'accord sur les points suivants : La frontière Berne-Fribourg faisant un coude sur la crête des Gastlosen proprement dites, la sommité qui mérite le mieux le nom de « Markzahn » : « Pointe de la borne, » est celle qui porte ce point singulier : le coude de la frontière. Or — la carte et les traditions en font foi — le sommet de cet angle doit coïncider avec le point culminant du massif, et il se trouve que ce point est le sommet 1999, celui que les Fribourgeois ont toujours appelé « Marchzahn ». C'est donc eux qui ont raison.

D'autre part, nous connaissions, Gottrau et moi, un point du versant oriental où la frontière est marquée d'une façon non équivoque. Au pied du rocher qui domine le « pierru » de la Fahrkelle, juste à l'amont du confluent de ses trois sources, on voit, gravées dans la pierre, les lettres B et F, séparées par un cœur et une croix de Saint-André. Si l'on joint ce point au sommet 1999, l'alignement obtenu passe au sud-ouest du Marchzahn bernois (1915?) lequel reste entièrement sur Fribourg. N'étant donc pas même sur la frontière, cette pointe ne doit pas s'appeler Mark-Zahn.

Nous décidâmes qu'elle porterait à l'avenir le nom de « Grenadier » et qu'on l'appellerait plus spécialement « Grand Grenadier » pour la distinguer de l'aiguille assez semblable mais moins élevée (1900?), située à l'ouest et que MM. König et Gysi proposaient de nommer « Petit Grenadier ». M. le colonel Held voulut bien nous promettre que la carte de l'Etat-major serait révisée dans le sens qui venait d'être fixé.

* * *

Une conclusion pratique se détachait de tout cela: le Grenadier n'était pas fait et j'étais décidé à l'entreprendre. Je me dis que pour réussir, la première chose à faire était de gagner du temps en écartant la concurrence et, séance tenante, j'annonçai mon intention à ces Messieurs.

Je ne les trouvai point du tout disposés à me disputer cette conquête. König et Gysi m'affirmèrent que le Grand Grenadier était inabordable du côté d'Abläntschen. D'autre part, ils l'avaient examiné du sommet du Petit et estimaient que, pour parvenir à son pied, à partir de là ou de l'arête culminante, il faudrait disposer de deux ou trois cordes de trente mètres et se laisser couler sans appui sur toute cette longueur. Après cela, ajoutaient-ils, il est douteux que la pointe elle-même se laisse gravir. A Abläntschen, on tenait pour certain qu'elle est inaccessible, et quand, en 1903, M. König avait parlé d'aller au Markzahn, on lui avait déclaré que ce serait « tenter Dieu ».

Loin de me décourager, tout cela ne faisait qu'augmenter

mon désir: je venais d'apprendre les prouesses de ces Messieurs; parvenir à une cime qui avait arrêté des grimpeurs de cette force, cela valait tous les efforts. Le 1^{er} septembre 1905, j'arrivai à Bellegarde et confiai mon projet à Albert Boschung. Celui-ci fut d'avis que le pied du Grenadier pourrait être atteint par le haut, en franchissant l'arête des Marchzähne; quant à l'accessibilité de la pointe, il n'en avait aucune idée: il faudrait voir. Nous partîmes le lendemain à 6 heures, atteignîmes l'arête dans la dépression qu'elle subit entre la Gastlosenspitze et l'extrémité des Marchzähne et la franchîmes par le tunnel, fort étroit et irrégulier, qui en perce la partie supérieure. On est monté à l'ombre. Quand on débouche de ce trou, en plein soleil, le spectacle est superbe: On est tout au bord d'une combe rocheuse, d'une « Kehle » aux parois à pic. En face, un peu plus sur la gauche, le Grenadier surgit de profondeurs vertigineuses, où on se demande comment on pourra descendre (fig. 19). Nous nous encordons, je passe devant, et les prises, quoique petites, étant solides, cela va très bien. Au pied de la pente, une dalle perpendiculaire et presque lisse doit être descendue en tournant vers la droite. Pour moi qui suis retenu, cela va tout seul, mais arrivé en bas sur une esplanade très étroite, je me demande si, le cas échéant, je pourrais retenir Boschung. Au même instant, il me crie qu'il va sauter. Je n'ai pas le temps de lui répondre que le voilà parti. Il fait un saut énorme et tombe en équilibre sur une tranche rocheuse inclinée, en dessous de laquelle on voit les chalets d'Abläntschen, à 250 mètres! Ses crampons ont mordu la pierre; s'il avait glissé, nous partions tous les deux et en dix secondes nous aurions été sur le pierrier de la Fahrkelle. Pour le moment, nous sommes dans la selle qui sépare le Grenadier de la paroi des Marchzähne; il est 9 heures: nous faisons halte.

Il va s'agir, maintenant, d'escalader l'obélisque. Nous laissons nos piolets ici afin d'avoir les mains tout à fait libres. Je garde mon sac, à cause de l'appareil photographique, que je tiens à avoir au sommet, nous nous attachons et en route! Le Grenadier, surgissant de la combe, la partage en deux couloirs étroits et

à pic. Nous franchissons le sommet ébouleux du premier et arrivons sur l'arête qui, le séparant du second, relie le Grenadier à la paroi des Marchzähne. Puis, la grimpe commence, facilitée plus qu'on ne l'aurait cru par des touffes de gazon très solides.

Appuyant constamment à gauche, sans nous en douter, nous arrivons bientôt à l'arête nord-ouest, au-dessus du grand couloir qui nous sépare du Turm. Là, il y a un pas vraiment difficile: l'arête se réduit à un bloc pointu, séparé par une crevasse d'un replat beaucoup plus élevé. Je trouve, du côté nord, une anfractuosité où je puis me blottir et, solidement coincé, tiens la corde aussi tendue que possible. Albert grimpe sur le bloc et là, sur la pointe des pieds, parvient à saisir le replat, par-dessus la fente. Mais le rétablissement est difficile; une première tentative échoue pendant laquelle, blotti dans mon coin, je suis très inquiet. Je propose d'essayer à mon tour, mais à cet instant Albert fait un effort désespéré et franchit l'obstacle! Quand je l'ai rejoint, nous nous trouvons sur un banc de gazon qui monte en écharpe et bientôt dégénère en une plate-forme allongée qui va jusqu'aux grands à-pic du sud. Il est 10 heures, le temps est superbe, seulement: impossible d'aller plus loin. Au-dessus de la « cravate » où nous sommes, le bloc terminal ne présente pas une saillie jusqu'à 20 mètres de hauteur. La corniche elle-même ne le touche qu'en un point et expire, au sud, comme au nord, sans qu'il soit possible de s'engager dans les faces latérales de la pyramide, qui sont d'ailleurs absolument lisses: ces Messieurs de Berne avaient raison!

Nous édifions un « cairn » à l'extrémité de la plate-forme qui domine Abläntschen et poussons quelques cris. Des corneilles s'envolent effrayées: c'est la première fois, depuis le commencement du monde, qu'une voix humaine retentit en ces lieux. Nous faisons halte, je prends des vues et... nous commençons à supputer quelle devra être la hauteur de l'échelle qui nous conduira au sommet. Car tout de suite j'ai décidé de tenter ici ce procédé qui m'a réussi partout. Albert pense que quinze mètres pourront

suffire, j'opine pour vingt, mais comment transporter des perches jusqu'ici? On verra, mais nous sommes décidés à essayer.

Pour la descente, nous laissons l'arête à droite, afin d'éviter la crevasse. Cela nous conduit dès les premiers pas à un petit surplomb qui demande de la prudence. Quand j'ai passé, Borschung met la corde en double autour d'une saillie rocheuse qui est là tout exprès et se laisse couler. Nous avons bientôt rejoint nos effets, mangeons un morceau et repassons les Marchzähne sans incident. Comme il est tôt, nous allons encore à l'Eggturm, descendons la Grosse Schnur et, en arpentant les pâturages de l'est, nous nous retournons plus d'une fois pour contempler notre demi-conquête.

A quatre heures et demie, nous sommes à Bellegarde et je donne à Albert des instructions précises: il préparera quatre perches, aussi légères que possible, dont la juxtaposition forme une échelle d'au moins dix-huit mètres. Il engagera, pour nous aider, deux ou trois montagnards forts et hardis, surtout il tâchera d'avoir Edouard Buchs dont j'ai pu apprécier, au Grosse-Turm, les qualités exceptionnelles. Je laisse ici mes deux cordes de trente mètres: dès que les bois seront prêts, il m'avisera et j'arriverai. Cependant, la chasse va s'ouvrir: il est entendu que je le laisse libre pendant les premiers jours, mais tout de suite après il fera les préparatifs convenus.

* * *

On se rappelle combien l'automne de 1905 fut affreux. Tandis que la pluie empêchait Albert de rien entreprendre, je fus appelé au congrès de l'enseignement à Mons. Vers le milieu de septembre, il y eut quelques beaux jours. Albert fit ses préparatifs et m'appela: sa lettre me rejoignit en Belgique!

Ne recevant pas de réponse, voyant la pluie revenir et craignant qu'elle ne tournât à la neige, Albert se décida à agir sans moi. Le 11, comme il faisait relativement beau, il se mit en route, accompagné d'Edouard Buchs, le seul homme de Bellegarde qui osât lui prêter son concours. Ils prirent, au haut du Stillwasserwald, les perches qu'Albert y avait préparées; mais, ne pou-

vant leur faire passer le tunnel, ils franchirent l'arête un peu plus haut vers la droite.

On se figure la peine qu'eurent mes deux hommes à gravir le couloir occidental avec leurs quatre perches de dix mètres. Les photographies qui précèdent donnent une idée de ce que durent être la descente de la face bernoise et l'ascension du pic lui-même, jusqu'à l'Épaulé. Arrivés là, les montants furent assemblés, dressés, les échelons cloués et — comme toujours — l'échelle se trouva bien assez courte. Le passage de la vire gazonnée, qu'elle atteint presque, à l'arête terminale, peut se faire par la droite, ou par la gauche en escaladant une petite cheminée; il est peu commode des deux côtés. Mes hommes fixèrent l'échelle, à l'aide d'une des cordes de trente mètres attachée à un bloc de l'arête, atteignirent la cime et y érigèrent un « steinmann ».

Et voilà par quel concours de circonstances cette ascension, qui me tenait tant à cœur, que j'avais préprée avec tous mes soins, se fit sans moi ! Quand je revins de Belgique, les montagnes étaient blanches et je regrettai de voir mon projet remis à l'année suivante; quand j'appris que le Grenadier était vaincu, j'eus un chagrin profond. Mais quoi? Mes guides avaient cru faire pour le mieux; une fois de plus, ils avaient déployé pour moi toute leur vaillance: je n'eus pas le cœur de les blâmer.

* * *

Au printemps de 1906, la neige, à chaque instant renouvelée, encombra longtemps les anfractuosités des Gastlosen et le mois de juillet arriva sans que je pusse songer au Grenadier. Enfin, le 2, je m'y rendis, en compagnie d'Albert et d'Edouard.

Partis de Bellegarde à cinq heures, nous passâmes par l'Oberegastlose, franchissions la chaîne à la Gratfluh et redescendions dans le versant fribourgeois, prendre, sous la Gastlosenspitze, les couloirs qui devaient nous amener au tunnel. A neuf heures, nous étions dans la selle, au pied du Grenadier, et à neuf heures et demie sur l'Épaulé.

L'échelle avait été renversée par le vent, mais la corde, que mes guides avaient eu la précaution de passer entre ses échelons

et d'attacher à son pied, tenait bon. Sans elle, l'engin eût été précipité dans le couloir de gauche !

J'ai dit que la « cravate » ne touche l'obélisque qu'en un point. Or, en glissant, l'échelle s'était éloignée de ce point et se trouvait hors de notre atteinte. Nous attachâmes une pierre à l'extrémité de notre grande corde et, après plusieurs tentatives, réussîmes à la faire passer entre deux échelons. On me tint et j'allais cueillir le bout qui pendait dans la crevasse, entre notre esplanade et le corps du Grenadier. Ainsi, nous parvînmes, non sans peine, à dégager l'engin des saillies du roc et à l'amener sur l'Épaulé. Mais cette échelle, longue de 19 mètres, était trop lourde pour pouvoir être redressée tout d'une pièce par trois hommes logés, comme nous l'étions, sur une vire étroite: il fallut la démonter pour replacer les perches, l'une après l'autre, contre le bloc terminal.

Craignant quelque surprise de ce genre, j'avais dit à Edouard de prendre une hache et des clous. Il l'avait oublié, de sorte que nous fûmes réduits à nous servir de pierres tombées sur la corniche et à redresser tant bien que mal les clous arrachés. Ce travail nous prit environ deux heures et, quand il fut terminé, Edouard, toujours armé d'une pierre, commença à remettre les échelons. L'un ou l'autre s'étant cassé, plus d'un clou ayant échappé et les montants ayant pris une position un peu gauche, l'édifice ne recouvra qu'une solidité problématique, mais nous sommes légers !

Vers le haut, les montants s'étaient si fort rapprochés que le pied, ne trouvant plus de place entre eux, en était réduit à l'épaisseur de l'échelon. Mais ce sont là des détails; la corde fixe nous aida beaucoup à atteindre l'arête et, à onze heures et demie, nous étions au sommet.

C'est une arête — si étroite qu'il est presque impossible de s'y croiser, — dont le point culminant fait face à la crête de la chaîne, entre l'extrémité N-E des Marchzähne et le promontoire du Turm. — Il ne restait pas trace du « steinmann » élevé par mes guides: nous en érigâmes un nouveau et j'y plantai un petit

drapeau noir et blanc flammé, que nous revîmes d'Abläntschen, en allant au Capucin. Ce que M. König dit du Petit Grenadier est vrai au même titre du Grand: sa situation en avant de la paroi en fait un point de vue remarquable; l'arête transversale des Chemigüpf, en particulier, s'y montre sous un aspect unique. Le bruit que nous avons fait sur l'Epaule avait été entendu et, au moment où nous l'arborâmes, le pavillon fribourgeois fut salué par les hurras lointains des armaillis, aux Gastlosen et à l'Oberberg!

A la descente, j'eus une inspiration heureuse: le passage de l'arête à l'échelle était difficile; je fis passer mes camarades, et, tandis qu'ils glissaient le long de la corde, je surveillai son point d'attache. Or, au moment où Edouard étant déjà sur l'échelle Albert allait l'atteindre, je vis que la corde, en se secouant, déracinait peu à peu un bloc qu'elle contournait. Je pus le retenir et dégager la corde; si personne n'eût été là, cette pierre tuait mes deux hommes dans l'échelle!

A quatre heures, nous étions de retour à Bellegarde, emportant, pour le garder en souvenir, un bout de la corde vaillante qui, seule durant tout l'hiver, avait tenu notre échelle suspendue aux précipices du Grenadier.

LES CHEMIGÜPFE

La cime principale de ce groupe, le Chemigüpf proprement dit, a été gravie pour la première fois, le 2 juin 1903, par MM. König et Bühlmann, en partant du col qui la sépare de la Glatte-wand et utilisant une cheminée caractéristique, d'après laquelle nos collègues de Berne baptisèrent cette pointe.

J'y retournai, le 17 octobre 1906, en compagnie d'Edouard Buchs et par le même chemin. Cela fait, nous contournâmes le massif par le nord, l'attaquâmes de nouveau du côté de la Grat-fluh. Notre objectif était la Grande Aiguille, cime élancée d'aspect tout à fait désirable (fig. 20). Ainsi que le montre la photo-

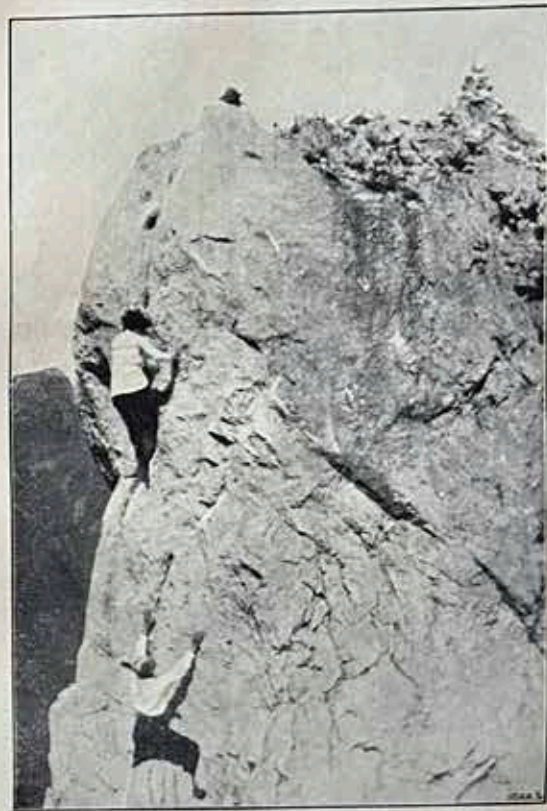


Fig. 18. — Descente de la Glatte-wand, en face de la Gastlosenspitze

(Cliché Duriaux)

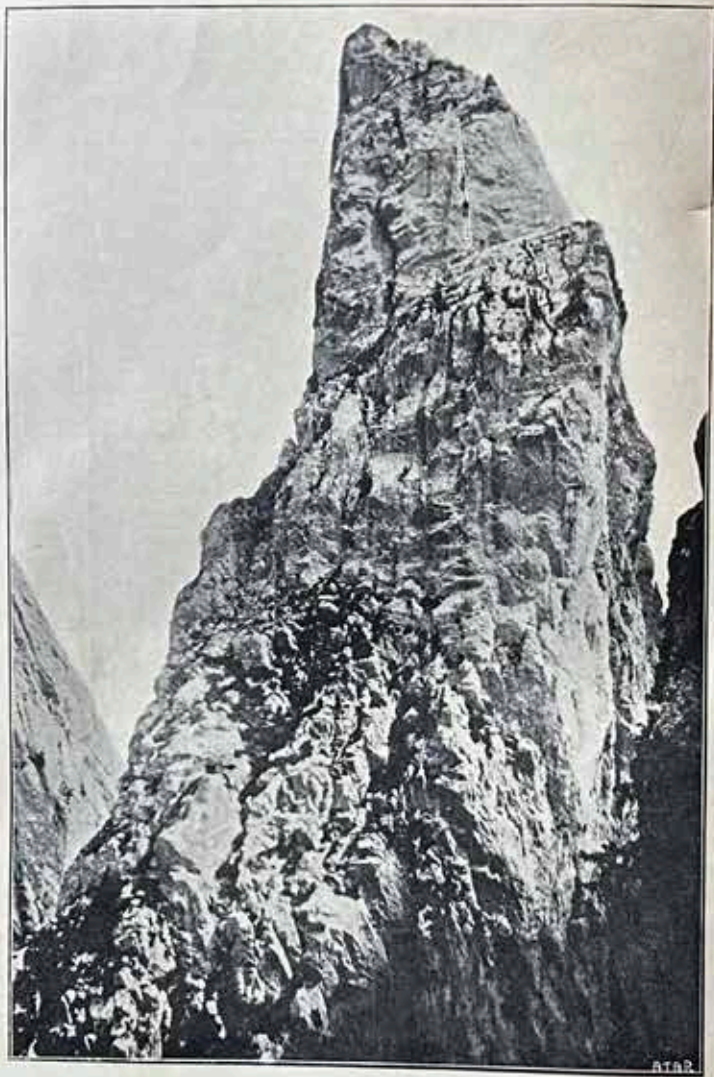


Fig. 19. — Le Grenadier vu de la « Kehle »

(Cliché Girard)



Fig. 20. — La Grande Aiguille
(Cliché Girard)



Edouard Buchs et Albert Böschung
(Cliché Girard)

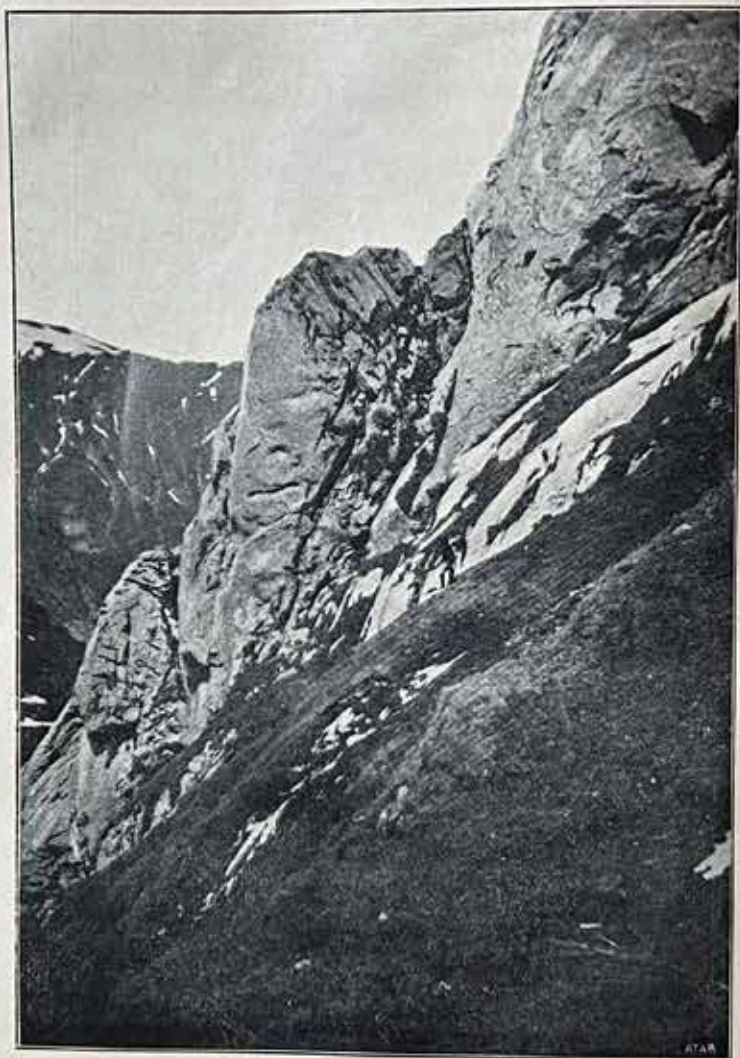


Fig. 21. — Traversée de Savigny. L'entrée du passage

(Cliché Girard)

graphie, elle est inaccessible du côté méridional; j'espérais y arriver à travers le dédale de rochers qui la sépare de la Gratfluh.

Traversant de droite à gauche des nervures et des couloirs nous parvînmes à une esplanade rocheuse séparée de la Grande Aiguille par une crevasse. Beaucoup plus bas que nous, l'Aiguille est flanquée à gauche d'une pointe secondaire et, du col qui les relie, on pourrait peut-être gravir l'arête orientale. Mais il faut atteindre ce col; or la fissure rocheuse s'élargit et s'approfondit beaucoup dans cette direction. Je décide d'essayer: notre esplanade se termine, vers l'est, en une arête trop étroite pour qu'on puisse s'y tenir debout. Nous y allons aussi loin que possible; je m'encorde et Edouard me descend dans la crevasse, tandis que je m'efforce d'obliquer pour arriver en face du col. Peines inutiles: la corde commence à me couper le souffle; je crie à Edouard de me remonter. Mais c'est selon la verticale qu'il me faut cheminer maintenant, or la fente présente un étranglement à travers lequel je ne puis passer...

Puisque la retraite est impossible, il faut faire une nouvelle tentative: Edouard laisse couler la corde et je me trouve enfin en face du col. Alors, lâchant toute prise, je me penche en avant et, suspendu par le milieu du corps, repousse des pieds le roc qui, tout à l'heure, me portait. Je vole vers l'autre bord de la fissure; les bras tendus, je m'efforce de le saisir.

Une fois, deux fois, cela échoue et, balancier vivant, je reviens en arrière. En dessous de moi, le fond de la crevasse aboutit au grand à-pic bernois. Là-bas, à six cents mètres, la petite église d'Abläntschen!

Enfin je réussis à attraper une prise. Je ne l'ai encore que d'une main; pourvu qu'elle ne m'échappe pas! — Non, je puis en prendre une seconde, poser un pied et, finalement, aborder tout à fait.

Me voilà sur le col; il est large d'un pas et je vois la face méridionale. Mais je vois aussi la vanité de mon entreprise: il n'y a pas d'arête orientale, l'Aiguille est ronde comme une bouteille et tout aussi lisse! J'en suis quitte pour faire la petite pointe de

gauche que nous appellerons Krachi Spitze, « la pointe de la fente », en style de Bellegarde.

Mais il faut revenir. — Comment faire, puisque la corde ne peut pas me tirer de la fente? Avec un bon élan, je pourrais atteindre l'arête qui aboutit à l'esplanade, mais elle est si étroite, si inclinée, qu'elle ne pourra pas me recevoir. — Idée lumineuse : je crie à Edouard de me tirer violemment, je saute et j'atteins l'arête *sur le ventre*. Mon compagnon me hisse dans cette posture et je le rejoins sans avoir cassé mon verre de montre. Au retour, je fis encore les clochetons 3 et 4.

La conclusion qui se dégageait de cette reconnaissance, c'est que, ici de nouveau, une échelle était indispensable et, le 18 octobre 1912, je revins aux Chemigüpfé avec mon fidèle Edouard, pour choisir un emplacement favorable. Il avait neigé toute la nuit, de sorte qu'il fallait être prudents sur les vires et dans les couloirs gazonnés.

Nous trouvâmes l'emplacement désiré, un peu en amont du point où commence la crevasse dont il a été question et, comme il n'était que deux heures, nous nous mîmes en devoir de gravir l'une ou l'autre des pointes, toutes vierges, qui nous entouraient. Celle de l'extrême droite n'offrit aucune résistance; je l'appelai la « Petite cime ».

Nous nous attaquâmes ensuite à ce que nous croyions être le sommet nord. Ce n'était qu'une aiguille secondaire mais point facile et Edouard fit là le tour de force le plus risqué que je l'aie vu faire : la cheminée qu'il faut gravir est obstruée, à une certaine hauteur, par un bloc qui a la forme d'une poire, la pointe en bas. On ne peut pas le contourner et il fait saillie en avant. Se renversant, Edouard parvint à saisir de la main gauche le rebord supérieur de l'obstacle et à se hisser au-dessus. Pendant cette opération, il était suspendu dans le vide, au-dessus et *en arrière* de moi. Nous étions encordés, mais, peu stable moi-même, je n'aurais pas pu le retenir.

Au retour, Edouard me descendit à la corde, par-dessus la « poire ». Mais, en saillie dans le vide, j'eus quelque peine à déter-

miner les balancement qui devaient me ramener dans la cheminée. Quand j'y fus, Edouard mit la corde en double, autour d'une saillie un peu au-dessus de l'obstacle et s'affala. Posé sur un pied me tenant de la main droite, je me penchai tant que je pus et, le saisissant par la jambe, parvins à le ramener dans le creux.

Fidèles au principe que le nom d'une cime doit rappeler un trait de sa physionomie ou une particularité de son ascension, nous baptisâmes celle-ci « l'Aiguille de la poire ».

* * *

Le 26 juillet 1913, Buchs retournait aux Chemigüpfé, se rendait compte que l'échelle devrait mesurer environ huit mètres, mais qu'elle devrait être en quatre pièces, étant données les difficultés de l'abord; le même soir, il m'écrivait pour avoir mes instructions. Je les lui donnai et, le 23 août, nous étions en route. L'échelle devait être dressée sur une saillie rocheuse fort étroite en tous sens, de sorte qu'elle serait, à très peu de chose près, verticale. Dans ces conditions, il fallait deux hommes pour la tenir. Edouard avait engagé pour cela Johann et Heinrich Buchs, de Bellegarde, ce dernier tout jeune, mais déjà excellent grimpeur.

Arrivé sur place, je fis attacher ces hommes aux deux extrémités d'une corde qu'Edouard, placé de l'autre côté d'une nervure rocheuse, maintenait. C'était pour eux la sécurité absolue. L'échelle, je l'ai dit, était pour ainsi dire verticale; elle collait au rocher de façon que les pieds devaient se poser presque uniquement sur l'épaisseur des échelons et, naturellement, elle n'était pas fixée par le haut. Un homme léger et sûr de lui pouvait donc seul s'y risquer. Je montai « comme une sangsue » mais, arrivé en haut, j'eus de la peine à saisir une prise sans que mes mouvements communiquassent à l'échelle une impulsion en arrière. J'y parvins cependant et, gravissant par la gauche le bloc terminal, atteignis le sommet tant convoité.

Il était midi et demi, la grande Aiguille était la dernière cime vierge des Alpes fribourgeoises et il y avait juste dix ans que

j'avais fait, à la Jumelle, ma première « première ascension ». Mon ami, le professeur Raymond Buchs, qui nous avait accompagnés jusqu'à la Gratfluh, eut l'amabilité de me photographier de là, en cette minute que je n'oublierai pas.

* * *

J'avais sur moi une corde de vingt mètres. Elle était trop courte pour être mise en double; je l'attachai donc au bloc terminal, et, avec son aide, pus effectuer la manœuvre assez délicate du retour à l'échelle et de la rentrée dans celle-ci. Edouard et moi gravâmes encore, sans difficulté, les deux pointes du « Sommet nord » et la « Vordere Spitze », afin que, bien réellement, il n'y eût plus aucune Pucelle dans nos montagnes.

Un joyeux souper nous réunit tous à Bellegarde, j'y avais convié Albert Boschung qui fut mon collaborateur tant que sa santé le lui permit. Sa place était marquée à cette table où ma petite troupe fêtait l'heureux achèvement de son programme¹.

II. — Courses diverses

Sous ce titre, il faut ranger d'abord quelques excursions anciennes dont nous ne savons que peu de choses: l'épopée, évidemment fabuleuse d'un certain Bannholzer, qui aurait longé toute la crête des *Gastlosen*, de la Jogne à la Wandfluh²; — la première ascension du Sparrengrat, effectuée en 1888, par Peter Boschung et Christ Aeschler, de Bellegarde, à la poursuite d'un groupe de chamois³; — l'exploration du *Heidenloch*,

¹ Trois jours plus tard, M. Duriaux, l'excellent alpiniste dont je parle ailleurs, passait dans le voisinage. Il voyait mon échelle, s'en servait pour effectuer la seconde ascension de l'Aiguille et, ajoutant sa corde à la mienne, les mettait en double et les retirait. Il eut l'amabilité de me rapporter la mienne.

² Lettre du pasteur Gerber, d'Abläntschen, à M. C. Montandon, à Berne (26 mai 1889), confiée à M. G. de Gottrau, à Fribourg, et communiquée par celui-ci à l'auteur.

³ G. de Gottrau, dans *Les Alpes fribourgeoises* (publié par la Section « Moléson » du C. A. S., en 1909), p. 85.

caverne dans la combe des Oefenspitzen, par sept membres de la Section « Moléson », le 28 janvier 1889¹; — la première(?) ascension des *Rüdigerspitzen*, par MM. R. de Boccard, J. Repond et A. Weissenbach, le 11 juillet 1892²; — enfin, la descente à la corde dans le *Teufelsloch* de la Roche percée, effectuée le 26 juillet 1892, par M. Jules Repond³. Il faudrait y ajouter la chasse à l'aigle, au *Vanil de la Gobettaz*, dont je parle plus haut, mais le récit est en devenu introuvable.

* * *

LA TRAVERSÉE DE LA DENT DE RUTH

(11 septembre 1902)

A cette époque, la Dent de Ruth jouissait d'une véritable réputation de difficulté. On disait à un débutant: « Faites Ruth et vous serez coté. » L'ascension de l'arête (à côté du creux, plein de neige toute l'année, qui sépare de *Savigny*), la longée de celle-ci et même la cheminée ne nous parurent pas spécialement difficiles. La plaque terminale est moins commode. Par suite de je ne sais plus quelles circonstances, nous n'avions quitté la *Villette* qu'à deux heures, et il en était six quand nous atteignîmes le sommet. L'idée me vint de tenter la descente du côté bernois, ce qui, je crois, ne s'était pas fait encore. Nous avions laissé nos piolets sur le col, au pied de la dalle; je tins la corde et Olivier s'affala pour les aller prendre, après quoi il devait descendre par le grand couloir qui fait symétrie à la cheminée. Pour moi, je gagnai en quelques pas l'encoche qui sépare le sommet de l'arête orientale, puis commençai à descendre les couloirs gazonnés très rapides de la face sud. Mon sac, bouffi par un appareil photographique, me gênait pour franchir les gradins rocheux: je l'enlevai et, l'attachant à un lacet de bottine, le fis descendre devant moi

¹ *Ibidem*, p. 83; *Echo des Alpes*, 1889, I, 60.

² *Ibidem*, p. 88.

³ *Ibidem*, p. 82.

pas à pas. Mais la nuit venait et je ne distinguais plus le lacet, dans l'herbe. J'y nouai alors mon mouchoir blanc et continuai à descendre, lentement mais sans difficulté. Bientôt, j'entendis dans le bas des appels désespérés. C'était Olivier, qui, ayant fait son tour, venait à ma rencontre et me croyait en peine, dans quelque mauvais pas. Quand je l'eus rejoint, il me confia que son couloir était effroyablement ébouleux et qu'à un moment donné, il avait cru ne pouvoir plus ni en avant ni en arrière. A neuf heures, nous arrivions au chalet du *Ruth* où nous fûmes reçus on ne peut plus cordialement et passâmes la nuit.

Le lendemain, temps couvert; nous partîmes à sept heures avec l'intention d'aller passer le *Wolfsort* et, en montant vers le col des *Grubes*, je pus me rendre compte de la descente vertigineuse que j'avais faite la veille sans m'en apercevoir. Peu à peu, le brouillard vint; nous perdîmes notre route et, appuyant beaucoup trop à gauche, nous lançâmes dans les rochers du *Ratzevi*. Nous étions bientôt sur l'arête et, au milieu d'une brume épaisse, cherchions à en contourner les clochetons, à en franchir les coupures. A dix heures, une éclaircie nous permit de nous reconnaître: nous foulions la cime principale, la *Pointe du Ratzevi* qui, selon toute probabilité, n'avait pas encore été faite! Mais la crainte d'être repris par le brouillard ne nous laissa pas jouir de ce petit succès. Nous nous mîmes à descendre les rochers, droit sur le chalet du *Stierenritz*, ce qui n'a rien de banal.

A midi, nous arrivions à la *Villette*, par une pluie battante et, dans les mois qui suivirent, Olivier m'écrivit deux fois pour me rappeler « notre chère ascension ».

LA TRAVERSÉE DE SAVIGNY

(31 mai 1905)

L'ascension de la Dent de Savigny se faisait toujours par le versant vaudois: la façade fribourgeoise semble à pic et passait pour inaccessible. Or, le 28 mai 1905, tandis que je montais les *Portes du Pralet* pour aller à la Corne Aubert avec

mes élèves, il me sembla voir une sorte d'écaille rocheuse qui se détachait de la grande paroi, et je soupçonnai que de ce décollement devait résulter une cheminée par où il serait possible, peut-être, d'escalader la face nord.

Trois jours après, Olivier et moi tentions l'aventure. A peine a-t-on gravi le passage un peu raide qui commence les *Portes*, qu'on distingue un ensellement dans la nervure rocheuse de gauche (fig. 21). Il faut franchir cette selle, ce qui est aisé, et on se trouve sur une pente raide formée de petits bancs rocheux au replat gazonné. Là, je faillis perdre la vie: en longeant une vire étroite, je dus passer sur une tache de neige qui me paraissait solide. Elle céda et, si je n'avais pu saisir immédiatement le rocher, de la main droite, j'allais m'abîmer sur le « pierru » de *Feresimaz*. Nous n'étions pas encordés et Olivier, qui me suivait, était trop loin pour me retenir. Ce fut l'affaire d'une seconde et je n'eus aucune émotion.

Remontant obliquement la série des gradins, nous atteignîmes bientôt le pied de l'écaille dont j'avais remarqué le décollement. Celui-ci n'est qu'apparent, mais il y a effectivement, au nord-est de la dalle, une cheminée assez longue, étroite et rapide. Elle était encore encombrée de glace: nous dûmes tailler et monter avec précautions. Si la glace avait lâché sous nos pieds, nous étions perdus; mais nous étions absolument à l'ombre et il n'était pas dix heures. Au sommet du couloir, se trouve une charmante esplanade gazonnée, puis on atteint l'arête sud-ouest, au tiers de sa longueur.

Il faisait un temps superbe, l'arête est très facile jusqu'au sommet; nous y étions à onze heures, ayant quitté Charmey à cinq.

LA TRAVERSÉE DU GROSS-TURM

(29 août 1919)

J'ai raconté la première ascension de cette cime. Or, pendant que nous étions au sommet, *Boschung* s'écarta, descendit

quelques pas et s'engageait dans l'à-pic qui domine la Hangfluh, lorsque je l'arrêtai: s'il voulait tenter ce passage, il fallait du moins qu'il s'encordât. Nous vîmes tous au bord, regardâmes et, la joie de notre conquête nous absorbant, il ne fut pas donné suite à l'idée d'Albert.

Or ce tour de force — car c'en est un — a été accompli, quinze ans plus tard, par MM. Francis Jaeger et Henri Glasson, jeunes et intrépides grimpeurs de la Section fribourgeoise. A leur talent de montagnards, ces excellents collègues joignent une modestie qui a rendu mon enquête bien laborieuse. Cédant à mes demandes réitérées, le premier d'entre eux m'a pourtant raconté ce qui suit:

Partant du Wolfsort, ils « firent » les Birrenfluh, la Rüdigen et le Lochgrat, pour atteindre le Gross-Turm par le chemin ordinaire. Ici commence la partie originale de leur expédition.

Quittant le sommet du Gross-Turm ils prirent d'abord le chemin d'Albert, c'est-à-dire le gazon rapide qui descend droit au-dessus de la Hangfluh et qu'on voit à gauche, sur la photographie (fig. 22). Au-bas de ce placage, il faut traverser une nervure de rocher, pour atteindre le haut, assez spacieux, d'une vire si raide qu'on n'en voit pas le pied. Cette « bande » a, en outre, le tort de se rétrécir rapidement, de sorte que l'alpiniste qui veut la descendre n'a bientôt plus place, entre la paroi qui le domine à gauche et la dalle immense qui, d'un jet, plonge à droite, jusqu'aux pâturages. Ce n'était pas le chemin: nos collègues durent battre en retraite, jusqu'au sommet.

Sans perdre de temps, ils se mirent à chercher du côté opposé, c'est-à-dire fribourgeois, mais en s'éloignant le moins possible de l'axe de la chaîne. Des gradins herbeux les conduisirent au niveau du petit gendarme que le cliché montre sur la droite. Là, commence un placage qui semble de bon augure, mais des dalles successives apparaissent et le coupent de façon à le rendre impraticable. Il faut aller plus à gauche encore (à gauche en descendant), traverser obliquement une dalle convexe pour atteindre une niche, fort étroite, à côté de la racine du gendarme. On est

alors au sommet d'une cheminée. A peu près assez large, tout d'abord, celle-ci devient bientôt très étroite. C'est à peine un sillon, entre les faces tangentes de deux cylindres verticaux. Cette cheminée, très rapide et longue d'au moins 10 mètres, força nos collègues à déployer toute leur virtuosité: ce n'est pas peu dire.

Au bout de ce passage, la photographie montre bien une région elliptique, où des herbes rares et à peine fixées recouvrent traîtreusement le roc incliné. Il faut se persuader qu'on est sur une vire et descendre là. On trouve alors un nouveau couloir, étroit, rapide, dans le rocher nu (6 à 7 mètres).

Parvenus à son pied, les deux alpinistes commencèrent à se préoccuper du but à atteindre: le col de la Hangfluh. Il était bien à leur droite, mais, heureusement, deux « bonnes » vires, très inclinées, sans doute, mais bien pourvues de gazon, obliquaient de ce côté. Il y eut, à la vérité, entre les deux placages, une bosse de rocher qui exigea la manœuvre classique: le premier descendit à la corde puis, « commodément » installé en dessous de l'obstacle, reçut son comparse qui avait passé sans appui.

Après la seconde vire, le chemin suivi par nos collègues cesse d'être visible sur le cliché: il disparaît derrière la paroi surplombante qui nous a fait donner à la cime du premier plan le nom de Hangfluh¹. On trouve là une troisième vire, semblable aux précédentes, ce qui réjouit fort les grimpeurs sentant que, après tant de peines, ils touchaient le but. Ce n'était pas tout à fait le cas: la bande gazonnée descendait plus bas que le col et une nervure, saillante et lisse, infranchissable, empêchait de couper au droit. Serait-ce l'échec et faudrait-il remonter l'un après l'autre tous les obstacles, jusqu'au sommet? — Non, par bonheur: l'arête de la Hangfluh et la face du Gross-Turm dessinent un angle rentrant. Celui-ci est dû à une cassure et l'effritement consécutif a donné prise à la végétation. La nervure s'arrête et la bande gazonnée suivie jusque-là se soude aux touffes qui descendent du col. En un instant, nos braves collègues y sont.

¹ Première ascension, par l'auteur avec Buchs, Boschung et Ruckstuhl, le 28 août 1907.

De l'autre côté, c'est le long couloir oblique dont nous avons emprunté la partie inférieure, pour aller à la Hangfluh. Ces Messieurs l'avaient déjà parcouru en entier, lors d'une tentative, faite l'année précédente et où ils se proposaient de monter au Gross-Turm par le chemin suivi, aujourd'hui, pour en descendre.

En somme, Henri Glasson et Francis Jaeger ont effectué la traversée des Grandes Sattelspitzen, rendue complète, pour la première fois, par celle du Gross-Turm. Et ils ont marché vite: en cinq heures seulement, ils sont allés du Wolfsort au sommet terminal et revenus au Wolfsort.

On comprendra que je ne puisse acquiescer au désir du second, lequel m'écrivait: « Si vous croyez devoir mentionner cet exploit enfantin, je vous demanderai que cela soit fait de manière à passer inaperçu ».



Résumé historique

Liste des « Premières par touristes » accomplies dans les Gastlosen et dont le souvenir s'est conservé

	Sommet	Date	Touristes	Guides
Pucelles	Jumelle	30 sept. 1903	R. de Girard	Olivier Rime
	Pointe à l'Echelle	3 août 1904	R. de Girard	Olivier Rime
	Idem (sans échelle)	10 mai 1911	Duriaux et Püster	
	Vanil de la Gobettaz	juin 1885	R. de Boccard, A. et R. de Gottrau	Simon Curat
	Doigt de Savigny	30 sept. 1903	R. de Girard	Olivier Rime
	Dent de Savigny (face N-W)	31 mai 1905	R. de Girard	Olivier Rime
	Dent de Ruth (traversée)	11 sept. 1902	R. de Girard	Olivier Rime
	Capucin	21 août 1906	R. de Girard	O. Rime, E. Buchs A. Boschung
	Gross-Turm (1 ^{re} ascension)	11 août 1904	R. de Girard	O. Rime, E. Buchs A. Boschung
	Gross-Turm (traversée)	29 août 1919	F. Jaeger et H. Glasson	
	Hangfluh	28 août 1907	R. de Girard et E. Ruckstuhl	Edouard Buchs Albert Boschung
	Rothe Spitze	1 sept. 1906	R. de Girard	O. Rime, E. Buchs A. Boschung
	Dünne Fluh	juin 1905	G. de Gottrau	Albert Boschung
	Weissfahnespitze	1 sept. 1906	R. de Girard	O. Rime, E. Buchs A. Boschung
	Pfadfluh	juin 1904	G. de Gottrau	Albert Boschung
	Oefenspitzen	11 sept. 1907	R. de Girard et E. Ruckstuhl	E. Buchs A. Boschung
	Roche percée	5 octobre 1907	R. de Girard et E. Ruckstuhl	E. Buchs A. Boschung
	Eggturn	31 mai 1903	H. König et W. Böhlmann	
	Daumen	31 mai 1903	H. König et W. Böhlmann	

	Sommet	Date	Touristes	Guides
	Katze	31 mai 1903	H. Kœnig et W. Bühlmann	
	Pyramide	19 juin 1905	H. Kœnig et A. Gysi	
Marchzähne	Sommet I.	octobre 1904	G. de Gottrau	Albert Boschung
	» II.	octobre 1904	G. de Gottrau	Albert Boschung
	» III.	25 juin 1904	R. de Girard	Albert Boschung
	» IV.	octobre 1904	G. de Gottrau	Albert Boschung
	» V.	19 juin 1905	H. Kœnig, A. Gysi	
	Petit Grenadier	19 juin 1905	H. Kœnig, A. Gysi	
	Grand Grenadier	2 juillet 1906	R. de Girard	E. Buchs A. Boschung
	Grand Turm	31 mai 1903	H. Kœnig et W. Bühlmann	
	Petit Turm	20 août 1917	R. de Girard	Edouard Buchs
	Gastlosenspitze	6 avril 1890	C. Montandon, R. Kœnig et R. Thomass	
	Glattewand	19 juin 1905	H. Kœnig et A. Gysi	
	Chemigupf	31 mai 1903	H. Kœnig et W. Bühlmann	
Chemigipfe	Sommet Nord	23 août 1913	R. de Girard	Edouard Buchs
	Vordere Spitze	23 août 1913	R. de Girard	Edouard Buchs
	Aiguille de la Poire	18 octobre 1912	R. de Girard	Edouard Buchs
	Petite Cime	18 octobre 1912	R. de Girard	Edouard Buchs
	Pointe III	17 octobre 1910	R. de Girard	
	Pointe IV	17 octobre 1910	R. de Girard	
	Grande Aiguille	23 août 1913	R. de Girard	
Krachispitze	17 octobre 1910	R. de Girard		

68

TROISIÈME PARTIE

Le paysage, l'accessibilité et leurs causes

I. — Structure

La chaîne des Gastlosen — comprise entre le *Ruisseau de Flendruz* et la *Jogne* — n'est que la travée médiane d'un édifice beaucoup plus long: Les roches qui constituent cette chaîne et la distinguent de ses voisines, comme aussi la structure qui la caractérise, se poursuivent, à l'ouest, dans la *Laitemaire*, le *Mont d'Or*, les *Tours d'Al* et jusque dans le Chablais — tandis qu'à l'est, ces caractéristiques se retrouvent dans les *Rochers de Boltigen* et tout le long du Simmenthal, jusqu'au lac de Thoune.

Les roches des Gastlosen forment trois étages, superposés et bien distincts: A la base, ce sont des calcaires noirs et des marnes brunes, contenant du gypse, du charbon et assez de bitume pour que, dans les journées chaudes, le frottement des clous suffise à en dégager l'odeur. — L'étage moyen est formé d'un calcaire compact, gris clair, en bancs épais mal séparés. — Enfin, la série se termine par des plaquettes luisantes, bigarrées de pourpre, de blanc et de vert qu'on appelle les « couches rouges ».

Sous l'influence d'une poussée, venant de l'intérieur des Alpes et due au tassement de celles-ci, les assises de notre région — primitivement horizontales — se bombèrent en une ride saillante, qui s'inclina au nord-ouest et vint butter, en se froissant, contre la chaîne *Arvel-Vanil Noir-Kaiseregg-Stockhorn*, ce qui l'immobilisa.

Mais, l'effort continuant et le poids des couches empêchant le pli formé de s'élever davantage, son flanc sud-est dut se replisser pour son compte. Il y réussit par places, formant — en arrière de l'inflexion principale que nous appellerons la « voûte » — une « coulisse » d'abord, puis, un « repli » convexe, secondaire: (fig. 26 a): Les *Tours d'Âi* sont sculptées dans la voûte, *Leysin* repose sur la coulisse et la *Grande-Eau* s'est frayé passage à travers les bancs redressés du repli. Mais, c'est une exception; en général, les strates, manquant de flexibilité, se brisèrent. La rupture se produisit à peu de distance derrière l'inflexion culminante, dans son flanc postérieur, et selon une surface plus inclinée que les couches (fig. 26 b). Alors, plus rien ne s'opposant à lui, le « moignon » inférieur de ce jambage rompu « grimpa » sur la voûte, dont il venait de se séparer. C'est ainsi que, à l'autre extrémité de la chaîne, une dalle rocheuse, qui forme le *Bäderhorn*, « chevauche » le pli de la *Dürrifluh*.

* * *

Il faut même admettre qu'il y eu plusieurs ruptures, les unes derrière les autres, car cela explique certains traits du paysage, dans notre chaîne. La première, au nord-ouest, sépara le « moignon » de la voûte et devint la grande paroi fribourgeoise. Au moment de sa formation, cette surface, était inclinée en dehors et il y a, çà et là, des points où elle surplombe encore: à la *Hangfluh*, par exemple (fig. 22). L'érosion l'a rectifiée, mais elle est demeurée verticale et entièrement lisse; la végétation n'y a trouvé aucune prise. Cette façade est, presque partout, impraticable. Seuls, le *Marchzahn* et *Savigny* présentent, de ce côté, des couloirs accessibles. Désagrégée au plus haut point, cette face a, plus que toute autre, donné prise à l'érosion. De là des éboulements perpétuels; de là les immenses « pierrus » qui couvrent le pied de ce versant. Boisés, par places, en sapin et arôle, ces chaos de pierres sont devenus des forêts rudes, inextricables et pittoresques. C'est, au pied de la grande muraille, le *Stillwasserwald*, le bois du *Lappé*, la forêt de la *Minutze*.

Deux plans de rupture consécutifs limitent un paquet où les couches, violemment froissées, ont pris des inclinaisons diverses, variables d'un point à l'autre. La face supérieure d'un paquet est toujours formée par le dos des couches, sa face antérieure par un plan de rupture et, comme ceux-ci sont obliques aux strates, il en résulte que le paquet a la forme d'un coin tranchant vers le haut (fig. 26 b).

C'est ainsi que la *Glattewand*, taillée dans un paquet, figure une écaille rocheuse, en avant de la *Gastlosenspitze*, taillée dans le suivant; — l'arête IV-V des *Marchzähne*, une lame devant la série I-II-III; — la *Katze* en avant et le *Daumen* en arrière du sillon qui conduit à l'un et à l'autre; — les deux *Grenadiers* en arrière de l'arête principale, etc. La *Dent de Savigny* (fig. 23) est formée d'une lame inclinée, dont la face supérieure représente le dos des couches, l'inférieure un plan de rupture, d'où la forme tranchante de cette lame, vue en enfilade.

* * *

Un autre élément, encore, intervenait pour disloquer la plaque en mouvement, c'est la forme de l'objet sur quoi elle glissait. Comme toutes les voûtes rocheuses, celle des *Gastlosen* présentait des inflexions longitudinales: son échine avait des hauts et des bas. Or tel segment du « moignon » qui trouvait devant lui une bosse, devait s'élever tandis que ses voisins descendaient plutôt, pour franchir les ensemlements de part et d'autre. Si les roches étaient flexibles, une ondulation eût fait l'affaire. Comme elles ne le sont pas, il y eut cassure, à chaque variation de niveau, et la plaque se trouva divisée, cette fois-ci dans le sens de sa longueur, en compartiments étroits, dénivelés.

Dans le massif des *Marchzähne*, c'est-à-dire précisément en face de la région *Eggwäldli-Musersbergli*, où la « voûte » est encore un peu saillante, ces gradins transversaux sont bien visibles. Ce sont eux qui forment les vires ascendantes, gazonnées ou même boisées, qui on appelle les « *Schnüre* » (fig. 24).

Ainsi, la muraille penchée des *Gastlosen* se trouva hachée

par un réseau d'entailles, les unes longitudinales, les autres dans sa ligne de pente. Elargissant toutes ces « béances », l'érosion a sculpté des colonnades étranges, aux proportions gigantesques, comme la *Tour de Berne* (fig. 25), au flanc des grandes *Sattelspitzen*, ou le *Grenadier*, dans le massif des *Marchzähne*. Ces obélisques se terminent, vers le bas, en nervures saillantes, raides et lisses; entre elles, les cassures verticales s'élargissent en vastes couloirs abrupts, nommés « *Kehlen* » (*Marchkehle*, *Lammerkehle*).

Ces mêmes cassures transversales, agrandies par les agents atmosphériques, découpent la muraille culminante en « dents » aigües unies par leurs racines, comme les *Sattelspitzen*, ou en « tours » massives isolées, comme la *Dent de Ruth*. Par places même, les cassures ont pénétré si profondément et l'érosion a si bien débarrassé entre elles qu'il ne reste plus de l'arête que des masses isolées, comme la *Tour d'Al* ou la *Tour des Rayes*, reposant sans appui latéral sur un socle de nature différente.

D'ailleurs, travaillant comme un rabot horizontal, l'érosion décapa les segments élevés, tandis qu'elle épargnait les autres. Voilà pourquoi les cimes sont en calcaire gris et les entailles qui les séparent peuvent atteindre les marnes brunes; quant au revêtement de couches rouges, il tapisse le fond des couloirs orientaux.

* * *

Ce n'est pas tout; les compartiments qui rencontraient une saillie de la voûte avaient plus de chemin à faire que ceux devant qui s'ouvrait une coulisse transversale. La vitesse de translation étant la même pour les uns et les autres, il est fatal que les premiers — les gris — restèrent en arrière, tandis que les seconds — avec leur manteau rouge — prenaient de l'avance.

Voilà pourquoi, au pied sud-est de notre chaîne, la limite du calcaire et des couches rouges est en zig-zag, dans le sens horizontal comme dans le sens vertical. La roche grise forme des éperons saillants qui descendent des sommets, les plaquettes bariolées comblent les niches intermédiaires, surtout leur partie

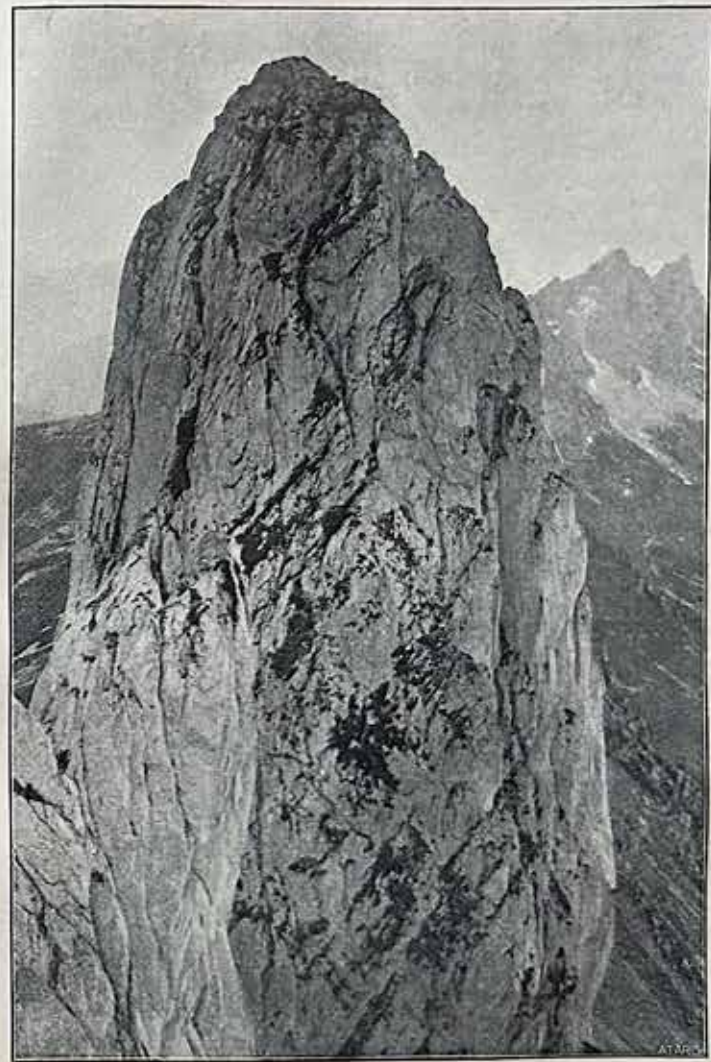


Fig. 22. — Traversée du Gross-Turm. La face nord-est

(Cliché Gottrau)



Fig. 23. — La Dent de Savigny
(Cliché Gottrau)



Fig. 24. — Les « Schnüre » des Gastlosen
(Cliché Gottrau)

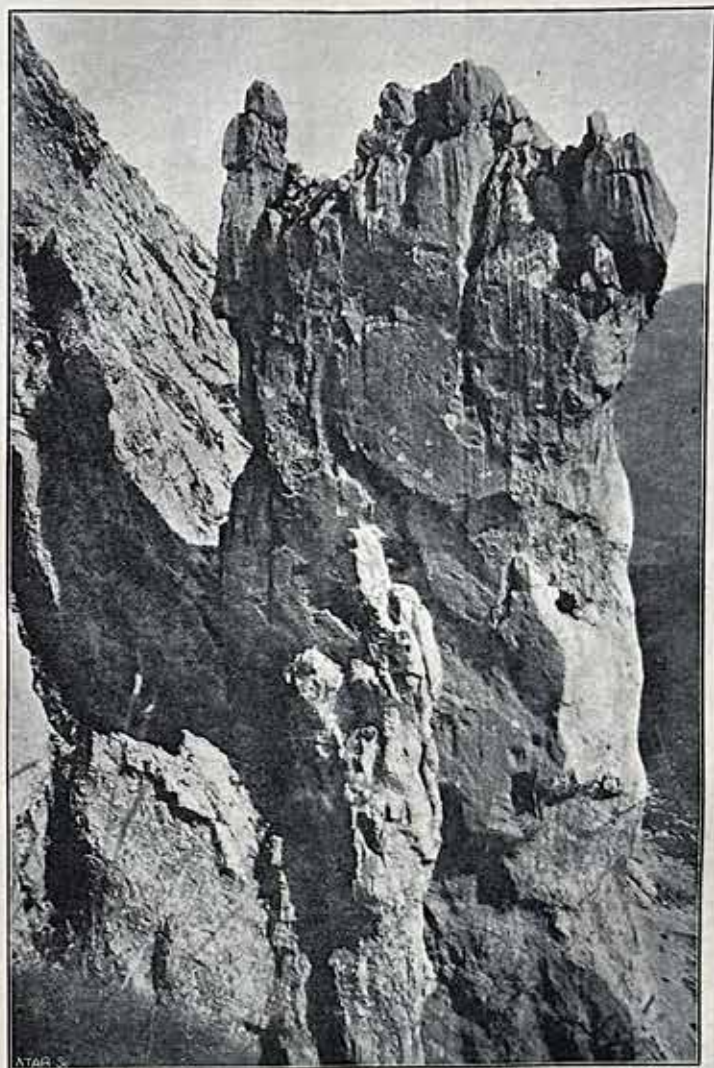


Fig. 25. — La Tour de Berne
(Cliché Gornkiewicz)

térale de notre chaîne se traduit bien dans son aspect : à la base, c'est l'étage brun formant, au pied de la grande paroi, une zone de reliefs bosselés, avec bancs de gazon, que les montagnards appellent « fiéchis ». Il est facile de la gravir et même d'y circuler.

Au-dessus de cette zone, commence la muraille, si mince qu'elle est percée à jour, sur plusieurs points.

Sur l'autre versant, c'est-à-dire au sud-est, on a le dos des couches, dont l'inclinaison est moins forte. En outre, les glissements relatifs ont donné à cette surface une rugosité qui lui permet de fixer un peu de gazon : le versant bernois ou vaudois est, en général, moins abrupt que l'autre.

Or, c'est précisément sur cette constatation que je basai ma tentative d'escalade de la Glattewand par l'est — à partir du col des Chemigüpfle — le 31 juillet 1909. Nous trouvâmes (Buchs et moi) les caractères habituels de la face orientale : des couloirs gazonnés qu'interrompent des gradins rocheux, le tout si rapide que, vu d'en bas, cela paraît inaccessible, mais en réalité, c'est beaucoup moins difficile que le « chemin » des Bernois.

Au pied de cette pente, la grande paroi s'enfonce sous une gencive de couches rouges marneuses, qui la soude aux pâturages. Ces placages sont lisses, ébouleux, souvent difficiles à parcourir. Sur un point — derrière le *Capucin* — ils ont glissé en polissant la surface du calcaire massif qu'ils abandonnaient. Cet éboulement, combiné, sans doute, avec un plan de rupture, a produit une crevasse, large et profonde, qui isole l'obélisque rocheux, comme un donjon ceint de son fossé (fig. 8).

Après la *Dent de Savigny*, l'arête est coupée d'une large encoche où s'affirme à nouveau le rôle des cassures transversales. Ce sont les *Portes du Pralet*. La paroi dont on suit le pied en montant du côté fribourgeois, représente l'épaisseur de la plaque culminante et on peut y voir le poli imprimé par la fracture.

Aux deux tiers de l'encoche s'élève un « gendarme » qui a résisté à l'émiettement d'alentour, c'est le *Doigt de Savigny* (fig. 4).

Au delà des *Portes*, le décor change, mais ce n'est qu'une ap-

arence. Le *Vanil de la Gobettaz* semble à pic des deux côtés, mais quand on l'approche, on constate une dissymétrie selon la formule générale de la chaîne. Du côté vaudois, d'immenses plaques inaccessibles représentent le dos des couches. Le versant fribourgeois, au contraire, porte en écharpe une vire gazonnée qui marque la tranche des bancs redressés.

Quant aux *Pucelles*, leurs pentes semblent symétriquement à-pic. Toutefois, une cheminée, très rapide, permet d'atteindre l'arête dans l'entaille qui les sépare. Or, cette cheminée est dans le versant vaudois, tandis que l'autre côté est absolument lisse. Ainsi, jusque dans ses parties les plus symétriques en apparence, la chaîne trahit le mouvement qui l'a poussée de l'est à l'ouest.

3. — Au delà du *Pertel à Bovey*, — je l'ai dit — le dédoublement recommence, c'est-à-dire que, en avant des couches à plongement sud, au pied de la grande muraille, on aperçoit de nouveau l'inflexion qui devrait être culminante, ce que j'appelle « la voûte ».

Or, tout comme sa disparition, l'émersion de la voûte suppose une cassure transversale et, de fait, le col du *Pertel à Bovey* est l'entaille à la fois la plus large et la plus profonde que la chaîne présente, depuis la *Jogne*.

Aux *Gastlosen*, comme partout, les caractéristiques du paysage ont leur raison d'être dans l'anatomie profonde.

II. — L'érosion

Nous venons de décrire les formes que la montagne doit aux circonstances mêmes de sa naissance. Or il s'en faut que ces aspects soient immuables. La surface des roches est en butte aux agents atmosphériques et ceux-ci la désagrègent par des actions physiques, chimiques, voire même organiques. Le pire ennemi des rochers, c'est l'eau. Dans la haute montagne, la neige qui tombe, durant le jour, remplit les fentes que le soulèvement avait produites. La nuit, cette eau gèle et cela fait comme un

coin: les fissures s'élargissent et se rejoignent, la roche est débitée en une pierraille qui s'éboulera au matin, quand fondra la glace qui la cimente. Aux altitudes plus modestes, il gèle moins souvent, et c'est surtout en ruisselant le long des pentes que l'eau de pluie attaque la montagne. Aidée par l'acide carbonique qu'elle renferme toujours en quantité appréciable, l'eau météorique creuse, à la surface du calcaire, des rigoles que séparent des arêtes souvent aiguës.¹ Bientôt, ces crêtes se découpent en pyramides ou se percent en «étriers», offrant de précieux appuis à la corde des alpinistes. Finalement, toutes les saillies disparaissent: la montagne a diminué d'autant.

On le voit, le gel est guidé, dans son action, par le réseau des fentes que la dislocation a ouvertes, le ruissellement se conforme aux pentes, et celles-ci encore sont déterminées par le soulèvement. D'ailleurs, si l'eau rencontre une fissure, elle s'empresse de l'utiliser. Quel que soit l'agent qui l'opère, la désagrégation se produit selon des surfaces prédestinées. Quant à sa vitesse, l'exemple suivant, emprunté à notre région, montrera qu'elle peut être considérable:

On se souvient qu'en 1903 et 1904, nous avons trouvé inaccessible la face de la *Pointe à l'Échelle* qui domine le col. Quelques placages gazonnés indiquaient, à la vérité, que cette façade commençait à se guillocher, mais aucun d'eux n'avait encore pris racine au point de supporter la traction de la main. Des flancs de la *Jumelle*, nous pouvions voir, à la fois, deux tranches rocheuses homologues: celle de la *Gobettaz*, ravinée et partiellement gazonnée, déjà, au point d'être presque entièrement praticable sans corde, et celle de *Savigny*, toute blanche encore, sans

¹ En s'élargissant, ces rigoles deviennent de petit couloirs. Les produits de désagrégation s'y accumulent un peu, quelques touffes de gazon y prennent pied et voilà, pour le grimpeur, une «route» praticable. Mais, pour que cet effet se produise, il faut que l'eau demeure, un temps appréciable, en contact avec la roche; il faut qu'elle coule, il ne suffit pas qu'elle tombe en cascades. En d'autres termes, il faut une pente et non un à-pic. Voilà pourquoi nous avons des couloirs de ruissellement, au versant sud-est de notre chaîne, (par exemple, à *Savigny*) tandis qu'ils manquent, presque entièrement, de l'autre côté.

le moindre creux. On prenait donc, là, sur le fait, la destruction de la montagne à trois stades différents de son évolution.

Or, sept ans plus tard (le 10 mai 1911), MM. Duriaux et Pfister venaient au *Col des Pucelles*. Tout d'abord, la face leur paraissait aussi impraticable qu'à nous et ils allaient à la troisième pointe; mais bientôt ils revenaient, décidés à une nouvelle tentative. Attaché à une corde que Pfister tenait et qui avait été, en outre, accrochée au roc, Duriaux s'avancait à gauche du point où nous avions dressé l'échelle. Là où il n'y avait qu'une dalle lisse, il trouvait, par deux mètres de haut, une toute petite saillie puis, deux mètres plus loin encore, un trou où il pouvait fixer le poing, suivant le procédé König. Au-dessus de ce point, des rainures, creusées par la pluie et visiblement fraîches, lui donnaient la possibilité d'assujettir une cheville en fer. Avec l'aide de celle-ci, il parvenait au placage situé trois mètres à gauche du sommet de notre échelle. Sans relief, à notre époque, cette place s'était creusée au point qu'on pouvait maintenant s'y tenir debout. Duriaux en profita pour revenir à notre itinéraire, l'atteindre à l'esplanade qui nous avait reçus, au sortir de l'échelle, et tirer son compagnon à lui. Nous avions pris à gauche, ces Messieurs allèrent à droite et alors, dans la face vaudoise — que nous n'avions pas explorée — dans un rocher d'ailleurs surplombant, ils trouvèrent une cheminée — beaucoup plus difficile que la nôtre, puisque, pour la gravir, il fallut mettre une seconde cheville et faire la courte échelle. Encore une dalle inclinée — toujours à droite de notre chemin — puis le sommet, avec notre cairn intact.

Pour la descente, nos collègues reprirent leur cheminée, qu'ils passèrent à la corde double. Parvenu à l'esplanade, Duriaux descendit son compagnon, après quoi il mit la corde en double, au crochet naturel qui nous avait déjà servi et qui était encore là. Il s'affala jusqu'à sa première cheville, et, coulant autour de celle-ci, vint pendre dans le versant fribourgeois, au niveau du col où Pfister le ramena.

Cette escalade, vraiment digne d'un grimpeur comme Robert

Duriaux, valait d'être contée en détail. Au point de vue qui nous occupe maintenant, elle prouve que sept années peuvent suffire à un versant rocheux impraticable pour devenir à peu près accessible.

III. — Formules d'ascension

L'étude de leur *structure* nous a montré que dans leur partie haute, les Gastlosen forment un certain nombre de lames rocheuses, grossièrement parallèles entre elles et à la direction générale de la chaîne. Nous avons vu, en outre, que dans chacune de ces lames, la face nord-ouest, coïncidant avec un plan de rupture, est trop raide, trop lisse, pour être praticable si quelque couloir ne vient l'accider. Au contraire, le versant sud-est, formé par le dos des couches, est de pente plus douce, de surface plus rugueuse, en général du moins.

La conséquence de cette anatomie est que les cimes des Gastlosen sont accessibles par deux genres de routes: les routes *transversales*, qui empruntent l'une des faces du « paquet » rocheux formant le sommet — et les routes *longitudinales*, situées sur la tranche même du paquet. Le premier groupe se partage encore en deux, suivant qu'il s'agit de la face gruérienne ou du versant Berne-Vaud.

L'ascension par le sud-est peut être difficile, elle peut n'avoir pas encore été faite, mais, théoriquement, elle est toujours possible. Celle par le nord-ouest suppose un couloir; quant à la route longitudinale, pour qu'on puisse la prendre, il faut que la tranche à suivre s'abaisse, d'un côté au moins, jusqu'à l'arête générale de la chaîne, ou qu'une cheminée conduise de l'une à l'autre.

Il serait facile de répartir les cimes de notre chaîne dans les trois groupes que nous venons d'instituer, mais — au lieu de cette énumération fastidieuse — je préfère donner un exemple typique de chacun des cas:

1. — ROUTES TRANSVERSALES:

- a. — Face gruérienne: Le *Marchzahn* (grand couloir, dans le paquet IV-V; puis cheminée, dans le paquet I-II-III).
- b. — Versant bernois: Les *Grandes* et les *Petites Sattelspitzen* (l'accessibilité du versant est accrue par des rainures dues à l'érosion).

2. — ROUTES LONGITUDINALES:

- a. — Le *Daumen* (l'arête culminante s'abaisse jusqu'au niveau moyen de la chaîne, au pied de la Katze).
- b. — La *Dent de Combettaz* (une cheminée conduit de l'esplanade des Sacs à l'arête culminante).

ACCÈS MULTIPLES:

Enfin, certaines cimes peuvent être atteintes par des routes appartenant aux divers types. C'est le cas, surtout, pour la *Dent de Savigny*:

1, a. — La façade gruérienne peut être gravie par la cheminée que j'ai découverte en 1905 (v. p. 63).

1, b. — Le chemin ordinaire emprunte le versant vaudois qu'il traverse en écharpe, à la faveur de plusieurs couloirs d'érosion.

2, b. — Ayant atteint l'arête culminante, par ma cheminée (face N-W), ou par un couloir oblique du versant vaudois (S-E), on la suit jusqu'au sommet.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	4
PREMIÈRE PARTIE	
La chaîne des Gastlosen.	
I. — Aspect général	5
II. — Nomenclature	6
DEUXIÈME PARTIE	
La conquête.	
I. — Les « Premières ».	
Les Pucelles	9
Le Doigt de Savigny	20
Le Capucin	20
Le Gross-Turm	32
La Roche Percée	35
L'Eggturm	38
Le Daumen	39
La Katze	40
La Pyramide	41
Le Petit Grenadier	43
Les Marchzähne	44
Les « Turm »	45
La Gastlosenspitze	46
La Glattewand	47
Le Grand Grenadier	49
Les Chemigüpfle	56
II — Courses diverses	60
La traversée de la Dent de Ruth	61
La traversée de Savigny	62
La traversée du Gross-Turm	63
Résumé historique	67
TROISIÈME PARTIE	
Le paysage, l'accessibilité et leurs causes.	
I. — Structure	69
II. — L'érosion	75
III. — Formules d'ascension	78
	81

TABLE DES PLANCHES

TABLES DES PLANCHES

	Pages
Olivier Rime	4 a
Fig. 1. — Sattelspitzen	4 b
» 2. — Sattelspitzen (suite)	4 c
» 3. — Les Pucelles, la Corne Aubert et la Dent de Combettaz	4 d
» 4. — Le Doigt de Savigny	4 d
» 5. — L'échelle en construction au col des Pucelles	8 a
» 6. — Le Capucin et la Dent de Ruth	8 b
» 7. — L'échelle de 1905	8 c
» 8. — La crevasse du Capucin	8 c
» 9. — La face bernoise du Capucin et l'échelle de 1906	8 d
» 10. — Au sommet du Capucin	24 a
» 11. — La fenêtre du Lochgrat	24 b
» 12. — Les « Clochetons » et le Gross-Turm	24 c
» 13. — La Roche percée	24 d
» 14. — Oefenspitzen, Roche percée et combe du Heidenloch	40 a
» 15. — Les « Schnüre » des Gastlosen	40 b
» 16. — La Katze	40 c
» 17. — La fissure du Sätteli	40 d
» 18. — Descente de la Glattewand, en face de la Gastlosenspitze	56 a
» 19. — Le Grenadier vu de la « Kehle »	56 b
Edouard Buchs et Albert Boschung	56 c
Fig. 20. — La Grande Aiguille	56 c
» 21. — La traversée de Savigny. L'entrée du passage	56 d
» 22. — La traversée du Gross-Turm. La face nord-est	72 a
» 23. — La Dent de Savigny	72 b
» 24. — Les « Schnüre » des Gastlosen	72 b
» 25. — La Tour de Berne	72 c
» 26. — (Schématique). — La structure des Gastlosen	72 d





ÉDITION ATAR, Corraterie, 12 — GENÈVE



LA

2^{me} Edition

FLORE ALPINE

PAR

H. CORREVEON
et PH. ROBERT



Illustrée de 100 aquarelles donnant 180 études
de fleurs PRIX fr. 25. —

E. CHRISTEN:

SUR L'ALPE

2^{me} Edition - Préface d'Emile YUNG, professeur
Illustrations de Albert GOS - PRIX fr. 4. —

NOS ARBRES DANS LA NATURE

PAR

H. CORREVEON



Illustré de 100 aquarelles de A. et F. CORREVEON

Dessins en noir de H. RINGEL

Préface de W. BOREL

PRIX . . . fr. 30. —

